

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

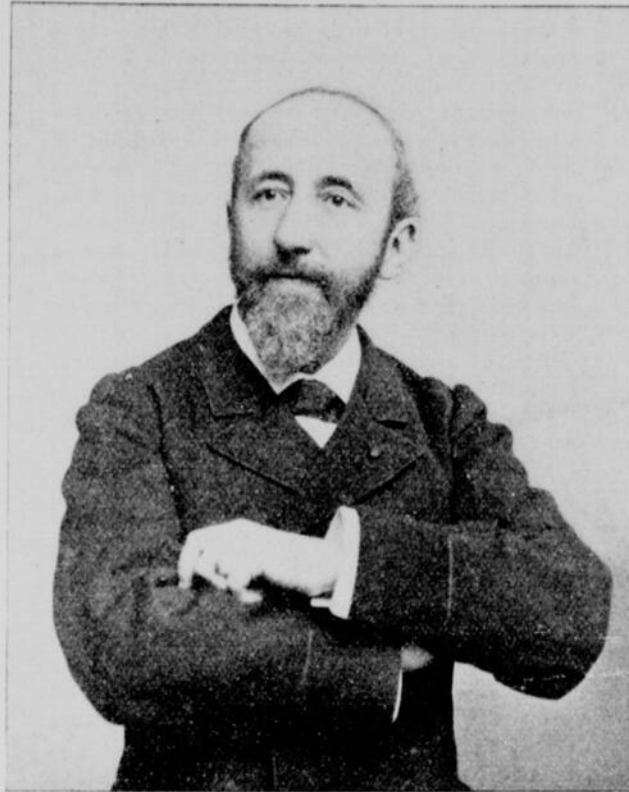
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 701.—SAMEDI, 9 OCTOBRE 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cent
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent.
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. JULES CLARETIE, secrétaire de l'Académie Française.—Photo Benque, Paris



PREMIÈRE VISITE DE Mgr BRUCHÉSI À SAINT-JOSEPH DE MONTRÉAL.—Photo Laprés & Lavergne, 360 rue St-Denis

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 OCTOBRE 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Chapleau, Picard et Provencher, par F.-L. Désaulniers.—Le Nord-Ouest de notre province.—Mgr Bruchési à Saint-Joseph.—Poésie : Reviens, par P. Ivry.—Déborah ou la jeune Juive, par F. Picard.—Poésie : Automne, par J. Archambault.—M. Jules Claretie, par R. Brunet.—M. le chanoine Paul Leblanc (avec portrait).—Petite poste en famille.—Mon rosaire, par Madeleine.—Les taxes en Arménie.—L'art culinaire.—Dans le pays des suicides.—Les aveugles à l'école.—Bibliographie.—Une canne-parapluie.—Théâtres.—Primes du mois de septembre.—Rébus.—Feuilleton : Les deux gosses, par Pierre de Courcelles.

GRAVURES.—Portrait de M. Jules Claretie, secrétaire de l'Académie Française.—Première visite de Mgr Bruchési à Saint-Joseph de Montréal.—Notre Nord-Ouest de Québec : A la décharge du lac Chaud (canton Nantel).—Une école d'aveugle à Paris : Atelier de vannerie ; Leçon de lecture donnée par une maîtresse aveugle ; La leçon d'histoire naturelle.—Le roi de Siam à Paris : Le roi et le président Faure à la gare du Nord ; Le roi serrant la main à un gendarme.—Gravure du feuilleton.—Rébus.—Bevinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

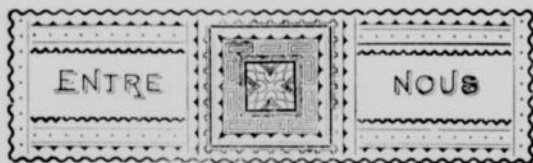
Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



J'ai reçu l'autre jour d'un agent de brevets d'invention une petite brochure contenant la liste de mille inventions demandées par le commerce et l'industrie.

Cette brochure est vraiment curieuse et peut rendre, je crois, de grands services aux chercheurs.

On y trouve de tout et on n'a que l'embarras du choix, depuis les machines les plus solides jusqu'à l'objet le plus mignon, par exemple, un mécanisme pour replacer les chars déraillés, jusqu'à un petit appareil pour empêcher les bougies de l'arbre de Noël de communiquer le feu aux objets voisins.

Vous voyez qu'il y a de la marge.

Ce que l'on recommande surtout, c'est la simplicité et le bon marché, pour les articles de vente courante.

Inventez un bibelot quelconque qui plaise aux femmes et votre fortune est faite.

Inventez une boisson pimentée, poivrée, qui gratte, abîme la santé, met la tête en feu et ne coûte pas cher, vous mourrez millionnaire, pendant que vos clients finiront à l'asile des aliénés.

Inventez un moyen de rendre les hommes vertueux et vous aurez grande chance d'être pendu.

Inventez tout ce que vous voudrez, mais avant tout, il faut vous rappeler qu'il est nécessaire pour réussir que votre invention soit immédiatement utile au point de vue matériel et qu'il faut en profiter au plus vite.

** Une des inventions les plus curieuses—il ne s'agit plus de la brochure—c'est celle qui consiste à faire de la soie artificielle ou plutôt à la remplacer par un produit moins cher, tout en ayant ses qualités.

On a fait de nombreuses tentatives en ce sens, mais la plus remarquable est celle d'un savant français, M. de Chardonnet.

L'ingénieur procéda de cet inventeur consiste à faire passer sous pression, dans des filières capillaires, (trous excessivement étroits) une solution de cellulose nitrée alcoolique ; le jet liquide d'une finesse étonnante est solidifié à sa sortie, par un courant d'eau. Les fils obtenus ont l'éclat de la soie ; on les soumet à divers traitements pour leur enlever leurs propriétés explosives, car cette soie artificielle n'est autre que du coton poudre.

Maïs, —il y a un maïs—cette soie artificielle revient à un prix élevé et se teint difficilement.

On arrivera peut-être, sans nul doute même, à corriger ces deux défauts.

En attendant on cherche—et on y est arrivé jusqu'à un certain point—à remplacer la soie, par du coton, oui, du coton tout simplement.

C'est encore à un savant français que l'on doit cette invention, qui consiste tout simplement à soumettre le coton à l'action des alcalis ou des acides concentrés. Je vous fais grâce des détails.

Dire que ce coton peut lutter d'éclat avec la soie véritable, serait aller trop loin, mais son brillant est comparable à celui des tissus bon marché obtenus avec la bourre de soie.

Les savants continuent leurs recherches et le jour où elles auront donné un résultat incontestable, la soie pourra dire que l'homme a filé un bien mauvais coton pour elle.

** Au reste, nous sommes habitués déjà à ce genre de révolutions dans tous les genres d'industrie.

Vous connaissez l'anecdote touchant ce marchand de vins très riche, qui, sentant sa fin s'approcher, communiqua à son fils les recettes secrètes de fabrication qui avaient assuré sa fortune.

Il y avait des mélanges bien singuliers, dans ces recettes : des bois de Campêche, d'autres teintures, des sucres divers, de l'alcool, de l'eau, des essences, etc., etc.

Quand il eut terminé ce cours de chimie vinicole, le vieillard ajouta d'un ton pénétré :

—Souviens-toi de ces recettes, mon fils, fais en sorte d'en trouver d'autres, et sois convaincu que l'on peut faire du vin avec n'importe quoi, et même... avec du raisin !

Un cuisinier—savant en son art—un jour que je lui observais qu'en fin de compte la véritable cuisine n'était pas si compliquée qu'on le disait en certains quartiers, que pour faire du civet il fallait toujours un bon lièvre et...

—Un lièvre, pour faire un civet ! vieille école ! Il y a beau temps que nous n'avons plus besoin de ce quadrupède. Aujourd'hui, monsieur, un vrai cuisinier fait un civet avec n'importe quoi, mais, avec un lièvre, jamais !!!

Quel nom donner à ces changements ? Inventions, découvertes ? Non, le mot est trouvé depuis longtemps, c'est bien de la chimie, faite par des ignorants de goût, au point de vue du palais que l'on trompe indignement et qui s'y trompe lui-même.

** Puisque nous parlons d'inventions, nous pouvons bien aussi nous occuper d'idées.

Je sais bien que l'invention procède toujours d'une idée, mais une idée n'est pas toujours une invention.

Or, mon idée consiste en ce fait que je n'ai jamais

pu comprendre que, vivant dans un pays de fourrures comme le nôtre, nous ne nous livrons pas à l'élevage de certains de ces animaux dont la robe d'hiver se vend si bien.

Il y a quelques années, un Américain eut l'idée de s'occuper de ce genre d'élevage. Il acheta une île sans valeur pour un prix nominal, et s'entendit avec des trappeurs de l'Alaska pour avoir un certain nombre de renards noirs vivants. On en captura une trentaine, qui lui furent expédiés. La navigation n'étant pas le mode habituel de ces hôtes des bois, vingt-trois périrent pendant le trajet, mais les sept qui supportèrent le voyage arrivèrent en bon état et furent mis en liberté dans l'île. Ils se sont multipliés, et le propriétaire de cet établissement d'élevage fait des affaires importantes en fourrures, avec Londres.

La peau du renard noir, vous le savez, a une grande valeur. Quand elle est de belle qualité, elle se vend de \$200 à \$250.

L'île qui sert d'asile à cette colonie possède des sources d'eau douce et de beaux bois de sapins, pins, etc. ; ses bords sont rocheux et difficiles à escalader.

Ils trouvent à se nourrir avec le poisson et les mollusques rejetés par la mer. Un garde, qui habite l'île, leur abandonne aussi certains gibiers immangeables pour nous, animaux moins fins peut-être, mais plus difficiles que le susdit renard.

L'Américain trouve son profit à cet élevage, pour quoi le Canadien ne pourrait-il pas en faire autant ?

Il n'y a pas à innover, mais simplement à imiter.

** Poursuivant le même ordre d'idées, nous devrions bien imiter aussi les Islandais, en élevant les canards-eider, qui fabriquent cet excellent duvet, l'édredon, qui a bien sa valeur, puisqu'il est si apprécié en Europe, et même ici.

Les Islandais ne se donnent pas grand mal en se livrant à ce genre d'occupation et les profits qu'ils en retirent sont très appréciables.

On l'a dit et redit cent fois aux gens de la côte nord de notre province, depuis plus de cinquante ans, mais l'autre bien le reconnaître, la population de cette région n'est pas industrielle. Elle compte sur la pêche et sur rien autre chose que la pêche.

Elle est un peu fataliste aussi et dit bien carrément que, si le poisson ne vient pas à eux c'est que le bon Dieu ne le veut pas et qu'il est inutile de récriminer.

Si ces braves gens voulaient s'aider un peu cependant, le ciel ne leur refuserait pas son secours.

** Si la science est la base des inventions et si l'industrie l'appelle à son aide, il ne s'ensuit pas cependant que l'on en doive permettre l'emploi à un degré qui peut devenir un danger ou seulement même une gêne pour la société.

La lumière électrique est un des résultats les plus étonnants et les plus bienfaisants de la science moderne. Comparez aujourd'hui Montréal et Québec au point de vue de l'éclairage, à ce que ces villes étaient il y a seulement vingt ans, et en face de la supériorité de l'électricité, on est en droit de supposer qu'il est mieux de se servir de ce genre de lumière en tout et partout.

Or, voici que l'on vient de faire en Angleterre une expérience de pêche à la lumière électrique, qui a donné un résultat surprenant. Un bateau de pêche a été muni d'une batterie électrique, d'une intensité lumineuse de cinq bougies. Cette lumière, bien protégée par un grillage, a été immergée à vingt-cinq pieds, où elle éclairait un cercle de cent cinquante pieds. Tous les poissons qui se trouvaient dans ce rayon se précipitèrent aussitôt vers la source de lumière, et en quelques instants des quantités énormes furent attirés, ce qui permit de faire une pêche très abondante ; les filets étaient constamment remplis.

C'était bien le résultat cherché, mais aussitôt les pêcheurs et le commerce s'émeurent et demandèrent au gouvernement de défendre de pêcher à la lumière électrique, ou tout au moins de ne l'autoriser qu'en pleine mer.

En pleine mer ! évidemment, car les gardes-pêche y sont rares.

A ce propos, je me souviens avoir lu quelque part, qu'un allemand avait inventé un hameçon à lumière électrique minuscule qui donnait des résultats merveilleux pour la pêche à la ligne.

Où ai-je vu cela ? Je ne m'en souviens plus.

* * Il y a des gens qui se figurent que le crime de jeter du vitriol à la tête des gens est un produit de notre siècle.

Erreur profonde. On a retrouvé dernièrement, à la Bibliothèque Nationale de Paris, une note du 26 mai 1639, émanant de la prévôté et ainsi conçue :

L'atrocité de l'attentat commis, le 19 du passé, contre la duchesse de Chaulnes, par cinq cavaliers masqués qui, ayant arrêté son carrosse, lui jetèrent au visage une fiole pleine d'eau forte et tuèrent un de ses valets, sur le chemin de Saint-Denis, en cette ville, a donné lieu à une ordonnance du roi... avec douze mille livres de récompense à celui qui apportera la tête de l'un d'eux.

Aucun crime n'est nouveau sous le soleil, on les a tous inventés au bon vieux temps.

* * Les nouvelles du Klondyke ne sont pas rassurantes.

Des milliers d'aventuriers sont arrêtés en chemin par la neige et les tempêtes.

Les salaires diminuent et les coups de chances deviennent de plus en plus rares.

C'était prévu. Pour aller faire fortune là-bas, la première condition est d'avoir de l'argent, pas mal d'argent.

L'eau va toujours à la rivière.

Em. Picard

CHAPLEAU, PICARD ET PROVENCHER

C'était à l'automne de 1868, vers la fin de la seconde session de la Législature de Québec, premier parlement. Il y a donc trente ans. Des soixante-cinq députés qui siégeaient alors dans la vieille Chambre, brûlée en 1882, il n'en reste plus qu'un seul aujourd'hui : l'hon. M. F.-G. Marchand, le chef actuel du cabinet de Québec. Tous les autres sont, ou morts ou disparus de la scène politique.

Feu l'hon. J.-G. Blanchet occupait alors la position d'Orateur de l'Assemblée Législative, et feu le chevalier G.-M. Muir, était greffier du même corps délibérant. La Confédération était à ses débuts, et de plusieurs endroits surgissaient des plaintes contre la politique du cabinet conservateur de l'époque. Alors, tout comme aujourd'hui, la question du patronage était une grosse affaire et donnait de la tablature aux ministres, surtout à ceux de la région de Québec.

Les amis, les amis des amis, faisaient valoir leurs droits à des augmentations de traitement. Bref, la chasse aux "ronds de cuir" était déjà fort en vogue. Et, comme il y avait toujours beaucoup plus d'appelés que d'élus, il en résultait du malaise, des froissements dont les journaux se faisaient les échos complaisants.

M. Jacques Picard, aujourd'hui agent des Terres de la Couronne à Sherbrooke, était député des comtés unis de Richmond et Wolfe qu'il a représentés, pendant vingt-trois années consécutives, à Québec. Sir J.-A. Chapleau, chargé des intérêts du comté de Terrebonne, était l'un des amis intimes de M. Picard. Tous les députés d'alors, comme ceux de naguère encore, avaient pour ami commun, le célèbre journaliste Norbert Provencher, pendant de longues années rédacteur en chef de la *Minerve*, puis de la *Presse* à ses débuts. L'aimable sceptique Provencher recevait les confidences des députés conservateurs et leur rendait des "services de plume" en retour de leurs complaisances à son égard.

Un jour que la vieille *Minerve* avait, paraît-il, fait une sortie un peu virulente contre les chefs du cabinet, (le fait n'a jamais été établi clairement, aux dires des libéraux !) M. Picard en fut effrayé et alla montrer la gazette à son ami Chapleau. "Viens chez les photographes Bienvenu et Livernois, lui répondit sir Adolphe ; Provencher sera avec nous et tu auras l'explication de tout le mystère."



Picard Provencher
Chapleau

Les trois amis se rendirent chez l'artiste et firent prendre le portrait que LE MONDE ILLUSTRE publie aujourd'hui. La gravure représente M. Picard tenant en mains la *Minerve* et demandant le renseignement à M. Chapleau. Celui-ci, désignant du doigt Norbert Provencher, l'auteur de tout ce tapage dans le camp conservateur, lui demande :

— As-tu lu l'article de la *Minerve* ?

— Lu ? Jamais, répond Provencher ; c'est bien assez que je l'aie écrit. Du reste, je m'en fiche pas mal, et vous voyez l'effet que ça me fait.

Telle est la version du petit incident racontée dernièrement par l'ancien député de Richmond et Wolfe.

Cette photographie assez curieuse a été conservée par M. l'abbé Georges Vaillancourt, curé de Saint-Georges de Windsor, diocèse de Sherbrooke.

F.-L. DESAULNIERS.

LE NORD-OUEST DE NOTRE PROVINCE

(Voir gravure)

On se souvient que le 18 juillet dernier, eut lieu une grande excursion dans le Nord-Ouest de notre belle province. Plusieurs ministres y assistaient, entre autres, l'hon. M. Turgeon, ministre des Mines et de la Colonisation.

Ce voyage n'était pas exclusivement une partie de plaisir : il s'agissait, avant tout, de se rendre compte de l'état des routes, de la marche de la colonisation dans cette partie trop longtemps ignorée, des besoins de l'agriculture.

Pendant que cette brillante société parcourait le pays, un de nos jeunes photographes de grand avenir, M. J.-A. Dumas, 112, rue Vitré, à Montréal, prenait différentes vues dont quelques-unes déjà ont figuré dans nos colonnes.

Aujourd'hui, nous avons la bonne fortune de donner, outre un groupe encore des excursionnistes du 18 juillet, un des plus beaux aspects du lac Chaud, situé dans le Canton Nantel, à quatre-vingt-dix ou cent milles environ de Montréal, à quelques milles de la Rivière Rouge, sur le chemin de fer Montréal-Occidental.

MGR BRUCHÉSI A SAINT-JOSEPH

(Voir gravure)

Le 19 septembre dernier, S.G. Mgr Bruchési faisait sa première visite à Saint-Joseph, paroisse de la ville à laquelle il appartenait par naissance : la maison paternelle de Monseigneur se trouve non loin de là.

Je laisse à penser si ce fut grande joie ! Quel honneur, en effet, pour la cité, le bourg, le village, la paroisse qui voit choisir dans son sein un prince de l'Eglise !

Trois mille personnes se portèrent à la rencontre de l'archevêque, aux limites de la paroisse. Cinquante prêtres, les anciens et les nouveaux marguilliers, escortèrent Sa Grandeur dans le sanctuaire ; malheureusement, le vénérable curé de la paroisse, M. l'abbé J.-N. Leclerc, était si gravement indisposé, qu'il ne put lui-même souhaiter la bienvenue à son paroissien, devenu son archevêque. Nous formons des vœux pour le prompt rétablissement de ce bon prêtre.

Toute cette journée du dimanche fut consacrée, par Monseigneur, à sa paroisse. A trois heures après-midi, avec les RR. PP. Rédemptoristes, l'archevêque se rendit près du pont Victoria, où des centaines d'émigrés irlandais, morts du typhus, furent enterrés.

A quatre heures et demie, Mgr Bruchési recevait les paroissiens de Saint-Joseph, dans les salons du presbytère. Enfin, à sept heures et demie, il y eut vêpres pontificales, pendant lesquelles Monseigneur prononça un éloquent sermon.

A un moment de la journée, et sur les instances d'un homme de bien et de mérite de la paroisse, M. F.-X. Craig, ancien marguillier, Sa Grandeur voulut bien, avec tous les prêtres présents, les marguilliers anciens et nouveaux, poser devant nos artistes, MM. Laprés et Lavergne ; il est bon que la paroisse garde un souvenir de cette première visite.

Voici les noms des personnes figurant au groupe que nous avons la bonne fortune de publier :

S.G. Mgr Paul Bruchési, archevêque ; MM. les abbés Leclerc, curé de la paroisse ; Héty, curé de Ste-Scholastique ; H. Charpentier, aumônier de la Miséricorde ; G. Lessage, curé du Mile-End ; R. Descaillies, curé de St-Henri, Montréal ; J. Bonin, curé de St-Charles ; Eug. Ecrément, curé de Ste-Cunégonde ; Nap. Morin, curé de St-Edouard, Montréal ; Plantin, chanoine de la cathédrale d'Ottawa ; RR. PP. Catulle, supérieur des Rédemptoristes ; Turgeon, recteur du collège Ste-Marie ; Estevenson, supérieur des PP. du St-Sacrement ; Geoffron, supérieur du collège de la Côte des Neiges ; Jodoin, supérieur des Oblats ; Colomban, gardien des Franciscains ; Girard, rédemptoriste ; Tranchemontagne, sulpicien ; MM. les abbés Brunet, du collège de Ste-Thérèse ; L. Lévesque, vicaire à Salem, Mass. ; G. Bourassa, secrétaire de l'Université Laval ; A. Dubuc, ancien curé de St-Vincent-de-Paul ; M. Callaghan, vicaire à St-Patrick ; E. Auclair, vicaire à St-Jean-Baptiste, Montréal ; Perron, secrétaire de Mgr l'archevêque ; R. Lamarche et C.-A. Lamarche, aumôniers des dames du Sacré-Cœur ; Paiement, vicaire à Ste-Elisabeth, Montréal ; J.-A. Foucher, aumônier de Villa-Maria ; Chaussé et Roux, vicaires de St-Vincent-de-Paul, Montréal ; Thibodeau, vicaire de Ste-Cunégonde ; F. Kavanagh, de St-Joseph, Montréal ; P. Sylvestre ; N. Gauthier ; J. Lavallée ; J.-O. Cabana, tous quatre, vicaires de St-Joseph, Montréal ; Langevin, aumônier du Mont Ste-Marie ; Héty, Ethier, Deschamps et Clermont, séminaristes. Puis, MM. les Marguilliers, anciens ou actuels : F.-X. Craig ; P. Dubé ; M. Laurier ; J. Cartier ; F. X. Poitras ; F. Huneau. — M. Vincent Desnoyers, président de la conférence de St-Vincent-de-Paul ; Jos. Leroux, médecin.

La tolérance, c'est la charité de l'intelligence.

JULES LEMAITRE.

Celui qui dit qu'il ne redoute pas la mort est un menteur : le brave la craint, mais il a assez de force, de volonté pour ne pas fuir devant elle. — G. SKOBELEF

REVIENS !...

I

*Gentillette
Alouette
Aux doux chants ;
J'aime entendre
Ta voix tendre,
Tes accents.*

II

*Tends ton aile,
Et fidèle
Sans tarder,
De ton gîte
Reviens vite
Chantonner.*

III

*Fraîche aurore
Au loin dore
Les hauteurs ;
Douce brise
Passe et grise
De senteurs.*

*Gentillette
Alouette
Aux doux chants ;
J'aime entendre
Ta voix tendre,
Tes accents.*

Vallegfield, août 1897.

IV

*La nature
Est si pure
En ce temps,
Que l'on aime
Souvent même
De doux chants*

V

*Sur la grève,
Où je rêve
Le matin,
Viens redire
Sur ta lyre
Ton refrain.*

VI

*Nulle peine
Ne me gêne
A ta voix ;
Et mon âme
Ne réclame
Plus d'émois.*

PAUL IVRY.

DEBORAH OU LA JEUNE JUIVE

A S.H. le juge M. DeMontigny

ÉPIQUE HISTORIQUE

Au XVI^e siècle, parmi les juifs résidant à Trèves, la ville aux reliques insignes, et où l'on conserve la Sainte Robe de Notre Seigneur, vivait un vieillard veuf dès les premiers temps de son mariage. Ses seules affections étaient son or—car il était aussi riche qu'avare et sordide,—et sa fille Déborah : la naissance de l'enfant avait coûté la vie à la mère.

Abraham ne lui refusait rien : tout désir de sa fille, quelque coûteux qu'il fût, était aussitôt exécuté.

Elle avait une servante qui devait obéir à ses moindres caprices : et malgré la naturelle bonté de son cœur, souvent la vivacité l'emportait, et la pauvre domestique en pâtissait. Mais malgré ses yeux rouges de larmes, malgré les marbrures de son visage attestant les sévices dont elle avait été l'objet, jamais une plainte n'était échappée à la jeune fille.

Surprise d'une telle douceur, Déborah l'avait attribuée tout d'abord à un sentiment de lucre : comme si le misérable gage donné par son père pouvait constituer un appât.

A la longue, elle dut changer d'avis, tout en restant tout aussi intriguée qu'auparavant de cette égalité d'humeur. Vainement avait-elle interrogé la jeune fille ; celle-ci lui répondait invariablement : " Vous ne pourriez me comprendre ! "—Bien que d'une nature droite et franche, Déborah, déjà grande, résolut d'épier sa servante.

Un soir que celle-ci avait subi encore les mauvais traitements de sa fantasque maîtresse, elle gagna la misérable mansarde que lui avait octroyée le juif, et se laissa tomber à genoux en sanglotant.

Déborah l'avait suivie à pas de loup.

Voici que soudain la chambrette s'illumine d'une éblouissante clarté, auprès de laquelle celle du soleil eût pâli.

Une jeune femme, d'une beauté ravissante, portant une couronne de douze étoiles plus brillantes que des rubis ou des escarboucles, et environnée d'enfants ailés plus beaux que le jour, se penche vers la pauvre servante ; et, murmurant des paroles que Déborah ne peut comprendre, mais qui semblent une musique du ciel, elle sèche elle-même les larmes de la pauvre fille.

Déborah avait regagné sa chambre : mais elle ne

songeait guère à dormir ! Ce qu'elle avait vu la plongeait dans une terreur superstitieuse à laquelle il lui semblait que succédait le plus doux des ravissements.

L'aube naissante la trouva dans les mêmes sentiments.

* * *

A peine la maison s'éveillait-elle, Déborah était sur le seuil de sa porte attendant sa fidèle servante, mais n'osant plus la sonner impérieusement comme auparavant.

La pauvre fille vint à l'heure accoutumée, étonnée de n'avoir point entendu d'appel. Elle était aussi bonne, aussi douce que toujours. Elle voulait procéder à la toilette de sa jeune et jolie maîtresse, quand celle-ci, se jetant à ses genoux, la supplia de lui dire quelle est cette suave apparition surprise la veille ?

Confuse, et intérieurement bénissant Dieu d'un tel changement, la suivante la força à se relever, et lui dit :

—Vous ne pourriez comprendre que si vous aviez la volonté de vous éclairer !

—Mais, je veux m'instruire et m'éclairer, s'écria impétueusement Déborah ; enseigne-moi donc, toi qui parais si sage et si vertueuse, que les esprits mêmes te viennent visiter !

Doucement, la jeune chrétienne—car elle était chrétienne, cette suivante de la juive—lui exposa les consolants mystères de notre Foi ; la trahison de Judas ; le déicide des juifs ; la malédiction de ceux-ci.

Déborah passait tour à tour de l'attendrissement à la joie, du bonheur au désespoir : car elle se vit maudite, elle aussi, par le crime de sa race !

Ce désespoir émut la jeune chrétienne qui lui dit : —Jésus attendit une parole de repentir de Judas, et il lui eût pardonné ! Souvenez-vous qu'il pardonna au criminel repentant mis en croix avec lui.

Déborah la suppliait de lui parler encore, de lui parler toujours de ce Jésus crucifié par ses pères. La suivante lui promit de la conduire à un vénérable vieillard, qui l'instruirait complètement : ce qui eut lieu.

* * *

L'hiver était arrivé. La terre avait revêtu sa blanche parure, les arbres semblaient de noirs fantômes dont une face seule disparaissait sous une couche d'une blancheur immaculée.

Les chrétiens se préparaient à célébrer, avec l'éclat accoutumé, la douce et poétique mémoire de l'Enfant-Dieu.

Un attrait de plus s'y ajoutait : le prince-évêque de Trèves devait, en effet, conférer en grande pompe le baptême à une jeune fille d'une autre religion ; mais ce était tout ce que l'on savait, le prince-évêque, qui lui-même avait catéchisé Déborah, et voulant lui épargner le plus longtemps possible tout désagrément de famille, n'avait pas voulu en dévoiler davantage.

Dès avant la messe de minuit, un grand mouvement de peuple se fit à la cathédrale ; et chacun voulut admirer la radieuse beauté de la jeune néophyte : beauté qui, disait le peuple tout bas, n'avait pu être surpassée que par celle de la douce Vierge Marie !

Les cérémonies si imposantes du baptême d'adultes furent faites par le prince-évêque ; et la nouvelle chrétienne, revêtue d'innocence, et si belle sous sa simple robe blanche, prit part pour la première fois au banquet sacré à l'heure même qu'avait choisie un Dieu pour se donner aux hommes.

O moments pleins de bonheur et de suavité !... Était-ce donc déjà le paradis du bon Jésus ?

Non, pauvre enfant ! pour avoir le paradis, il faut le gagner, il faut souffrir !...

* * *

Déborah ne put cacher longtemps sa conversion à son père. Le changement radical de son caractère, devenu souple et pliant autant qu'il était hautain et cassant ; la modestie de son vêtement, contrastant avec sa récente recherche de la parure, tout était motif nouveau à surprise pour le vieillard ; et bientôt il apprit l'horrible vérité !

Saisi d'une fureur qui lui donne l'aspect d'un damné, il osa, ce monstre, pour la première fois, frapper son

idole ; et, la maudissant, il la chassa, elle et sa suivante, sans leur donner le temps d'emporter le moindre objet.

La douleur de l'enfant émut le vénérable évêque ; il la plaça dans une famille connue pour sa piété et sa charité ; et Déborah put croire, enfin, qu'elle avait atteint le bonheur.

Ses protecteurs lui choisirent un soutien : un an après, un beau petit chérubin rose et blanc vint resserrer les doux liens des jeunes époux.

* * *

Quelques années s'étaient passées, depuis que Déborah avait dû quitter la maison paternelle, et jamais, elle n'avait pu revoir son père. Chaque jour, elle implorait pour lui la Miséricorde infinie : elle ne savait pas que, à moins d'un miracle comme pour elle, il est plus facile de convertir toute une nation païenne, qu'un seul juif !

Son petit Zéphyrin—il était vraiment beau et caressant comme un doux zéphyr—atteignait deux ans, et gazouillait déjà ces mille petits riens pleins d'amour, qui font tressaillir toutes les fibres du cœur maternel.

Qu'il était ravissant lorsque le soir, entre son père et sa mère, joignant ses petites mains toutes potelées, il disait de sa petite voix d'argent :

—Petit Jésus, convertis grand-père ! Petit Jésus, bénis papa, bénis maman, bénis petit fanfan !

On disait à Trèves qu'il était si joli, que seul, l'Enfant-Dieu avait pu être plus beau !

* * *

Bien des fois, depuis le commencement de notre récit, les saisons, poursuivant leur cours immuable, avaient succédé aux saisons. Aujourd'hui, le printemps s'annonçait par le réveil de la nature. La prairie se nuançait de fleurons blancs et de boutons d'or tranchant doucement sur le vert tendre du fond. L'oiseau avait repris possession de son buisson, et n'attendait, pour y établir le nid de ses amours, que les premières feuilles destinées à l'abriter.

Tout chantait dans la nature, tout s'épanouissait ; les parfums délicats des premières fleurs montaient, comme un délicieux encens, vers le Tres-Haut.

L'Eglise entraînait dans la grande semaine précédant la Résurrection du Christ, la résurrection du genre humain, coïncidant avec la résurrection du sol lui-même.

Suivant la coutume sanguinaire adoptée par les Juifs depuis leur dispersion aux quatre vents, ceux de Trèves avaient résolu de sacrifier un petit chrétien le jour même où ils mirent à mort un Dieu : le Vendredi-Saint.

Abraham fut chargé de leur procurer l'innocente victime : sa grande fortune le mettait à même d'accomplir ce rapt infâme.

Et en effet : au jour dit, alors que les ombres du soir s'étendaient sur la vallée, les sentinelles de garde à l'une des portes de la ville virent s'avancer le vieux Juif, portant sur le dos un sac soigneusement ficelé.

On connaissait l'usurier : il passa sans difficulté.

Une heure durant, il marcha droit devant lui, fléchissant souvent sous son fardeau, mais la face contractée par un hideux sourire—le sourire du criminel ayant réussi une affaire—!

Il se vengeait, enfin !...

Il s'arrêta en pleine campagne, près d'une maison paraissant abandonnée ; il regarda dans toutes les directions, ne vit rien de suspect ; s'approche, frappe d'une certaine manière.

Après quelques instants qui lui semblent des siècles, tant il a crainte d'être surpris, une voix de l'intérieur prononce des paroles mystérieuses auxquelles il répond ; et la porte s'ouvre juste pour le laisser pénétrer. Seul et sans guide, il se dirige vers une sorte de cave, y descend, cherche à tâtons dans le mur un endroit qu'il connaît, donne à nouveau un signal convenu.

Les mots de passe étant échangés, le mur semble céder et démasquer un long corridor aboutissant à une immense excavation : restes ignorés d'une ancienne carrière, sans doute. Ce souterrain, à l'abri de toute

indiscrétion du dehors, est à demi éclairé par une lampe fumeuse suspendue au centre de la voûte.

Autour d'une grande table dont les bords sont creusés en rigole, on distingue à peine des ombres penchées, dans l'attitude de personnes qui attendent ; mais pas une voix ne trouble le silence sépulchral de cette tombe de vivants !...

Abraham dépose son fardeau aux pieds d'une des ombres en lui disant :

—Voilà, Rabbi ; j'espère que tu seras content et que Jéhovah nous donnera les biens et les jouissances de la terre !

Celui auquel il s'était adressé avait ouvert déjà le sac : il en sortit un enfant d'une beauté, d'une douceur à attendrir les animaux les plus féroces ! Le soporifique que lui avait administré Abraham finissait ses effets ; l'enfant s'éveillait, étonné de se trouver en pareil lieu.

On le dépouilla de ses riches vêtements ; on le garrotta pour qu'il ne pût faire aucun mouvement. Et le chef de la bande—pourrait-on donner un autre nom à ces infâmes ?—commença le supplice long et raffiné, consistant à faire sortir, petit à petit, tout le sang et toute la vie du corps de ce petit ange !...

Les récentes atrocités commises de la sorte en Turquie, en Autriche-Hongrie, et tout dernièrement en Prusse, disent assez que ceci n'est point un conte fait à plaisir !

Et lui, pauvre enfant ! pleurait en demandant sa mère !... Dans ses sanglots, allant s'affaiblissant, il disait :

—Petit Jésus... convertis... grand-père !... Petit... Jésus... bénis... papa !... bénis... maman !... bénis...

Il acheva dans le sein même du petit Jésus, qu'il avait tant aimé !...

Déborah, fidèle à ses habitudes de piété et sans souci pour son fils qu'elle savait confié à des domestiques éprouvés, achevait la visite des églises, et rentrait chez elle l'âme pénétrée des pensées douloureuses qu'éveillent les touchantes cérémonies du Vendredi-Saint.

Son premier soin fut de courir vers son fils.

L'enfant n'est point là ; Déborah se souvient qu'elle a donné ordre de le promener.

Cependant, il devrait être rentré !...

Elle sonne un domestique, le questionne ; mais à l'office, on n'a point revu jusqu'ici la bonne conduisant l'enfant...

Le jour décline, la mère s'inquiète !

Son mari, qui vient de rentrer, cherche à la rassurer, quand lui-même à la mort dans l'âme. Il dépêche ses serviteurs dans toutes les directions ; il sort lui-même à chaque instant... et toujours, rentre seul !...

Les serviteurs reviennent tour à tour ; les derniers amènent la bonne qu'ils ont trouvée assoupie sur un banc public. A peine peut-on lui arracher quelques mots ; elle semble hébétée et ne se souvient de rien !

Pauvre Déborah !... elle se tord les bras, son désespoir fait peur et pitié !...

Un médecin, mandé par le père à tout événement, croit reconnaître chez la suivante des symptômes d'empoisonnement : il lui administre un remède énergique, et bientôt, cette fille revenue à elle, peut dire ce qui lui est arrivé : Tandis qu'elle veillait à l'enfant jouant à ses pieds, un inconnu s'est approché... lui a parlé... lui a offert un bonbon...

C'est tout ce qu'elle sait !...

Quelle terrible nuit pour Déborah !...

Le bruit de cette disparition, les circonstances mystérieuses qui l'accompagnaient, s'étaient répandus dans l'antique cité, où Déborah et son mari ne comptaient que des amis. Mais personne ne parvenait à comprendre le but ou le motif de ce rapt d'enfant.

Vers le milieu du jour du Samedi-Saint, quelqu'un rapporta un objet trouvé hors les murs : Déborah elle-même, toujours aux aguets, reçut cette personne.

A peine eut-elle vu ce qu'on lui rapportait qu'elle s'écria :

—La ceinture de mon fils bien aimé !...

Et, la déroulant, elle y voit—horreur !...—des gouttes de sang !...

Elle se rappelle la coutume barbare des Juifs !... une douleur sauvage s'empare de la pauvre mère... avant que personne eût pu s'y opposer, elle s'était élancée !...

La justice n'était point restée inactive durant ces heures ; grâce à certaines circonstances fortuites, aux racontars des soldats de garde à la porte par où Abraham portant son fardeau, et, bien avant lui, se succédant d'intervalle en intervalle, plusieurs autres Juifs étaient passés, le Magistrat (*) avait résolu, de commun accord, de faire arrêter tous les Juifs de Trèves.

Les juges avaient commencé leur redoutable interrogatoire, quand la porte s'ouvrait violemment, une jeune femme échevelée—image véritable du désespoir !—se précipite aux pieds des juges en s'écriant et montrant la petite ceinture d'enfant :

—Justice, Seigneurs juges ! Il m'ont tué mon fils !...

Du groupe des juifs partaient, dès le premier mot, ces autres paroles :

—Déborah !... ma fille !...

On les emporta évanouis tous deux ; la justice des hommes laissa, pour celui-là, agir la justice de Dieu !

On transporta Abraham chez lui ; et, avec une garde-malade, on lui donna une garde militaire permanente, afin qu'il ne pût s'échapper.

Il n'y songeait guère !... Une fièvre intense se déclara ; son délire était effrayant !...

Enfin, il parut revenir à lui. La fièvre le quitta ; mais les médecins ne pouvaient comprendre que le délire persistât, la fièvre étant disparue.

En effet : le vieillard, exténué par la maladie et la fatigue, paraissait-il s'assoupir ?—Il entendait une petite voix d'argent criant :

—Grand-père !... grand-père !...

Il se retournait sur sa couche et voyait, là, tout près de lui, sur le lit même, un petit cadavre dont le sang coulait encore goutte à goutte, et le petit cadavre disait :

—Grand-père, pourquoi m'as-tu livré ?...

Epouvanté, le vieillard criait, hurlait, suppliait ou d'enlever ce cadavre, ou de le changer lui-même de lit.

On le transporta dans une autre chambre, sur un autre lit. Il espérait pouvoir reposer, quand la petite voix d'argent, derrière lui, là, dans la ruelle du lit, dit d'un ton plaintif :

—Grand-père !... grand-père !...

Et, se retournant, Abraham voyait encore, voyait toujours le petit cadavre dégouttant de sang, l'entendant :

—Grand-père ! pourquoi m'as-tu livré ?...

Sa raison y sombra ! La justice des hommes laissa faire la justice de Dieu et retira sa garde armée ; le fou ne s'échapperait point !...

Rappelée à la vie par les tendres soins de son mari et l'intelligence de son docteur, Déborah laissa également sa raison suivre son fils bien aimé.

Tout le jour, elle berçait, en chantant doucement, un berceau vide, sur lequel elle arrangeait tous les petits vêtements de son adoré. Son mari venait-il la chercher pour l'arracher à cette besogne ? Elle mettait, en souriant, un doigt sur la bouche, lui disant :

—Ne fais pas de bruit, il dort !...

Mais Dieu eut pitié de la pauvre mère, et il lui envoya son fils lui rendre la raison.

Quelques chroniqueurs veulent prétendre que Dieu lui donna un second fils, et lui rendit en même temps la raison ; mais ne les croyez pas ! Ce fut bien son cher petit Martyr qui lui apparut, rayonnant de gloire au

(*) Magistrat s'employait, anciennement, pour l'ensemble des juges d'une cité.

ciel, comme il est comblé d'honneurs sur la terre : car son culte fut permis à Trèves, qui eut ainsi un martyr en pleine époque de civilisation chrétienne, au XVI^e siècle.

De nombreux miracles obtenus sur sa petite tombe prouvèrent que son culte est agréable à Dieu.

Les annales judiciaires de Trèves de cette époque, rapportent le procès fameux qui se termina par la condamnation à mort de soixante-trois juifs, convaincus d'avoir trempé leurs mains dans le sang du doux agneau. La population les eût écharpés, tant les esprits étaient surexcités ; d'autres crimes d'ailleurs furent dévoilés, qui nécessitèrent cette rigoureuse expiation.

Déborah, ayant recouvré la raison, obtint sans aucune peine du Magistrat de la ville de pouvoir prendre son vieux père chez elle. Bien qu'il fût insensé, elle se mit à lui enseigner, avec la patience d'un mère pour son enfant, les vérités de la Religion.

Parfois, il lui semblait voir un éclair d'intelligence dans ces yeux atones : c'était quand elle parlait du Divin Crucifié.

Depuis lors, ce malheureux ne se plaignait plus de la petite voix d'argent criant :

—Grand-père !... grand-père !...

Il ne l'entendait plus non plus lui disant :

—Grand-père ! pourquoi m'as-tu livré ?

Et un jour, Déborah le prit par la main, le conduisit dans la chambre au berceau.

Lui montrant la couchette vide, elle dit :

—C'est ici que dormait mon fils !...

Elle pleura, mère inconsolable !...

Mais lui, rampant sur ses genoux, les yeux hagards, terrifié devant le petit cadavre tout sanglant qu'il voit :

—Pardon !... Pardon !... Mon Dieu !... je crois !...

Il change d'aspect : la terreur fait place à une sorte de béatitude.

Déborah, suivant son regard, jette les yeux dans le berceau... et voit son beau petit Zéphyrin tout souriant, blanc et rose, comme au jour précédant sa disparition !...

La petite voix d'argent résonna pure, suave, mélodieuse, disant :

—Grand-père, je t'attends !...

Un prêtre, appelé en toute hâte, baptisa le vieux juif ; et l'on vit le petit chérubin rose et blanc recueillir l'âme de son grand-père—de son bourreau !—et la porter purifiée aux pieds de l'Éternel !...

Le petit berceau demeura vide.

Ermin Picard

PROVERBES RUSSES

Chaque famille a son bossu.

Les mains blanches aiment le travail d'autrui.

Le bonheur sans esprit est une besace trouée, qui perd tout ce que l'on y met.

Le bonheur vous donne de l'esprit, le malheur vous enlève le peu d'esprit qui vous reste.

Le morceau de pain reproché s'arrête dans le gosier.

Mourir tout de suite, c'est effrayant ; mourir un jour, ce n'est rien.

AUTOMNE

C'est un vieillard, spectre rude et glacé
 Dans un vieux manteau de fourrure,
 Il n'est pas encor terrassé
 Sous les efforts de la nature
 Mais toujours sombre et plein de rage il a passé.

Son front blanchi se cache dans la brume
 Et dans la pluie et dans le vent.
 Pour lui, le foyer se rallume,
 Car son souffle gèle en passant
 Et sème dans les cœurs une sombre amertume.

Lorsqu'il le voit, le cher petit oiseau
 S'envole de son nid de mousse.
 Il le craint plus que le corbeau :
 Car ce spectre affreux le repousse
 Et pour ses oisillons va construire un tombeau !

Quand le fûtôme arrive sous les branches
 La forêt tremble en frissonnant ;
 Il apporte les avalanches
 De grêle, de pluie et de vent
 Et bientôt va semer ses froides perles blanches.

L'homme sans pain dont la mesure, hélas !
 A ses fureurs demeurée ouverte
 Voit la souffrance sur ses pas,
 Car il voit bien la flamme inerte
 Et pour longtemps encor le vent ne cesse pas.

Le dur vieillard plein de rage impudente,
 Dans un rire vil et moqueur
 En détruisant tout ce qui chante,
 Disperse partout la terreur
 Par les rayons accents de sa voix effrayante.

Son souffle amer déchire les vallons,
 Par sa désolante froidure
 Il durcit les nobles sillons,
 Brise et saccage la ramure
 Et fait pleurer partout ses mornes aquilons :

Pour l'annoncer le ciel éclate et tonne ;
 Et tous les cœurs sont désolés,
 Quand son heure fatale sonne ;
 Tous les plaisirs s'en sont allés
 Car il porte à son front le mot lugubre "automne" !

J. Chambault

Montréal, octobre 1897.

M. JULES CLARETIE

(Voir gravure)

Ancien président de l'Association des auteurs dramatiques et de la Société des gens de Lettres, membre de l'Académie Française, administrateur de la Comédie Française, M. Jules Claretie est l'écrivain illustre que les délégués de la pensée française, au Congrès international des journalistes, à Stockholm, ont mis à leur tête. Et ce très digne président a été acclamé à bas bruit tant qu'il est aimé ici, ce qui n'est pas peu dire.

A cette convention—réunion de superbes intelligences—la France eut la place d'honneur et M. Claretie porta haut le prestige de son pays.

Ce couronnement de l'œuvre brillante de M. Jules Claretie, vaut bien que LE MONDE ILLUSTRÉ—premier journal littéraire français de l'Amérique du Nord—salue respectueusement le grand et sympathique écrivain qui, à Stockholm, tenait le drapeau, si finement tissé, de la pensée française.

Et, d'ailleurs, M. Claretie est un vieil ami du Canada, de ceux qui ont dit le plus grand bien de notre cher pays.

Pour cela, et à tous ces titres, nous lui offrons donc un hommage enthousiaste. Sa vie tout entière le mérite encore.

Né le 3 décembre 1840, à Limoges, il fit ses études au Lycée Bonaparte, à Paris, et, d'abord sous des pseudonymes, puis sous son nom, il écrivit tour à tour dans : *La France*, *l'Artiste*, *La Silhouette*, *La Revue Française*, *Le Figaro*, *l'Illustration*, *l'Indépendance Belge*, *l'Opinion Nationale*, *Le Rappel*, *Le Soir*, *La Presse*, *Le Petit Journal*, *Le Temps* et *Le Journal*.

Un jour, à la suite d'une conférence sur Béranger, un ordre ministériel lui interdit la parole (1865)."

Plus tard, il lui fut également interdit de parler à l'Institut libre, (1868). Et cela fit grand bruit dans le temps."

En 1868, M. Claretie se signala, dans le *Figaro*, par la courageuse dénonciation de la double exécution de Martin Bidaure, accomplie dans le Var, en décembre 1851."

En 1870, M. Claretie était capitaine d'état-major, dans la Garde nationale.

Voici la liste à peu près complète des livres qu'il a publiés : *Une Drôlesse*, *Piérille*, les *Ornières de la Vie*, les *Victimes de Paris*, les *Contemporains oubliés*, *Elisa Mercœur*, *Georges Farcy*, *Alphonse Rabbe*, les *Voyages d'un Parisien*, *Petrus Borel*, le *Lycanthrope*, *l'Assassin*, (beaucoup reproduit dans les journaux, sous le nom de Robert Burat), *Mlle Tachemire*, les *Derniers Montagnards*, *l'Empire*, la *Libre Parole*, *Madeleine Bertin*, la *Vie Moderne au théâtre*, *Journées de Voyages*, *Espagne et France*, *Les Bonaparte et la Cour*, la *Débacle*, la *France envahie*, le *Champ de bataille de Sedan*, *Paris assiégé*, *Noël Rambert*, le *Roman des Soldats*, les *Prussiens chez eux*, *Molière*, *Ruines et Fantômes*, *Peintres et Sculpteurs Contemporains*, les *Muscadins*, *Camille Desmoulins*, *Lucile Desmoulins*, *Histoire de la Révolution de 1870-71*, *Portraits Contemporains*, le *Beau Solignac*, le *Rénégat*, *Cinq ans après*, *l'Alsace et la Lorraine*, le *Train No 17*, la *Maison Vide*, le *Troisième dessous*, la *Fugitive*, le *Drapeau*, *Une femme de Proie*, la *Maitresse*, les *Amours d'un interne*, *M. le Ministre*, *Un enlèvement au XVIIIe siècle*, le *Million noir*, *Célébrités Contemporaines*, le *Prince Zilah*, *Jean Mornas*, *Journées de Vacances*, *Candidat !*, la *Canne de M. Michelet*, *Bouddha*, *Puyjoli*, la *Cigarette*, *Brichanteau* et *l'Accusateur*.

Il a donné au théâtre *La Famille des Gueux*, *Raymond Lindley*, les *Muscadins*, *Un père*, le *Régiment de Champagne*, les *Mirabeau*, *Petit Jacques*, *M. le Ministre* et le *Prince Zilah*. Ces deux derniers ont surtout eu un grand succès au théâtre le Gymnase.

D'après les critiques, *Robert Burat*, les *Amours d'un Interne*, *M. le Ministre*, le *Prince Zilah* et *Brichanteau*, sont ses plus beaux romans et ses chefs-d'œuvre.

Il fut nommé administrateur de la Comédie-Française en octobre 1885, et, en remplacement de Cuvillier-Fleury, il fut reçu à l'Académie Française le 21 février 1889, par Ernest Renan.

M. Jules Claretie est officier de la Légion d'honneur.

Subtil observateur, grand maître dans l'art d'écrire, il manie son verbe magnifiquement bien et il chante délicieusement toute la poésie de sa pensée.

Dans sa préface de *Robert Burat*, le maître incruste ces vérités : "Ecris ce que tu penses. Mets dans tes écrits ton âme, jette au vent tes songes et tes fièvres. Il y aura bien toujours quelque solitaire pensée pour te comprendre et quelque voix lointaine pour t'applaudir."

Certes, oui ; et les milliers de lecteurs de M. Claretie le prouvent.

Son immense renommée en France s'est étendue, elle a franchi les mers, et la lointaine Nouvelle-France l'accueille déjà depuis longtemps.

Nous aimons, au Canada, à ce que, "si les pieds de l'ouvrier touchent la terre, au moins son visage regarde le ciel," selon la si juste et si belle expression de M. Claretie.

Ses livres sont vécus. La tragédie humaine qui s'y déroule est sincère et poignante.

Il sait que "ce qu'il y a de plus romanesque au monde, c'est la vie" ; et c'est elle qu'il raconte partout, avec ses drames effrayants, ses douleurs terribles, ses désespoirs ou ses joies ardentes, ses bonheurs qui caressent et ses plaisirs qui chantent.

Il sait mettre dans la mesure les uns et les autres.

Voilà peut-être pourquoi il est intéressant, voilà pourquoi M. Claretie est un des plus illustres écrivains actuels.

C'est un Maître qui a droit à toute l'admiration de ceux qui aiment le beau parler de France.

RODOLPHE BRUNET.

M. LE CHANOINE PAUL LEBLANC

L'Eglise de Montréal vient d'éprouver encore une grande perte : M. le chanoine Paul Leblanc, pénitencier du Chapitre, aumônier du Mont Sainte-Marie, est décédé le jeudi, 30 septembre dernier, à l'hôpital général des Sœurs Grises.



Né à Saint-Denis de Chambly le 18 juillet 1827, M. Leblanc avait fait ses études au séminaire de Saint-Hyacinthe tout en y enseignant. Il fut ordonné prêtre le 13 octobre 1850, par Mgr Bourget, d'heureuse mémoire, et créé chanoine en 1860.

Ses funérailles ont eu lieu en grande pompe à la cathédrale, le 2 de ce mois.

M. le chanoine Leblanc fut un prêtre selon le cœur de Dieu ; que dire de plus ?

Nous présentons, aux membres de sa famille, nos plus respectueuses condoléances.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Antonio P., Montréal.—Travaillez ; soignez l'idée, le style : une fleur demande une plume molleuse, délicate, sans brusques heurts pouvant la froisser.—Ceci était écrit, quand m'arrive votre aimable lettre dont je vous remercie vivement.

Mlle Madeleine.—Vous voilà donc revenue à côté de vos aînées que vous complétez si bien : dans une rivière de diamants, les rubis ont leur place, et je ne puis dire lesquels je préfère, ou ceux-ci, ou ceux-là.

Aug. Lellis.—Votre aimable lettre m'a rendu tout confus : je vous remercie du bon souvenir.—Ainsi, je m'étais trompé ?—Non, vous n'avez pas eu tort de chanter la beauté ; mais pourquoi vous arrêter ?...

Mlle Eugénie L., Dorion.—Qui donc a pu dire au Lierre des Bois de craindre le pauvre houx ? Celui-ci ne peut-il, parfois, servir de support à celui-là, et même empêcher le contact d'une main trop brutale ?—Je salue, avec bonheur, la nouvelle plante éclose dans le parterre du MONDE ILLUSTRÉ.

Hector D.—A la 5e stance, est-ce bien : *Ostendens ?* Voulez-vous bien être assez aimable de nous donner votre adresse, s'il vous plaît ?

Rév. M. H.-A. V.—Nous vous sommes bien reconnaissant de votre collaboration, et insérerons certes, avec plaisir, l'instructive réminiscence. C'est, malheureusement, trop rare.

Aristide T., St-Michel de N.—Faut-il des encouragements à qui écrit si bien ?—Donnez-nous souvent des choses aussi bien pensées.—Mais non, ce n'est point une règle quant à la longueur des morceaux.—Que cela ne vous arrête donc pas.—Il faut écrire sur une seule face du papier.

Dr J.-N. L., St-Henri.—Petit dialogue touchant, plein de grâce !... Envoyez-nous souvent de ces tendres élégies.



CRUAUTÉS TURQUES.—Les taxes en Arménie

MON ROSAIRE

Concerts d'oiseaux, aubépines en fleurs, riante verdure, tout cela a disparu. C'est maintenant le mois d'octobre qui déroule à nos regards le spectacle le plus ravissant. De ma fenêtre, que j'aime à contempler les grands arbres qui, comme des bannières rouges et dorées, se dressent dans les cieux ! Que j'aime à porter mes regards sur cette nature embellie par des couleurs si poétiques ! Que j'aime enfin, en présence d'un si radieux paysage, à rêver, à penser, à prier !... Extasiée devant ces mille beautés que le pinceau est inhabile à reproduire, je ne puis m'empêcher de m'écrier : " Qu'il est grand, qu'il est puissant, qu'il est magnifique le Dieu qui met tant de charmes dans chacune des saisons de l'année ! "

Mais, de tout temps, les beaux jours passent vite. Le mois d'octobre fuit avec rapidité. Peu à peu, les arbres se dépouillent de leurs feuilles de nuances si jolies, elles tourbillonnent comme des folles dans l'espace. Où vont-elles ? " Où va toute chose, où va la feuille de rose, la feuille de laurier. "

Les roses de cette terre
Ne naissent que pour mourir,
Mais celles du Saint-Rosaire
Rien ne saurait les flétrir.

Oh ! que j'ai de bonheur à faire fleurir sur chacun des grains de mon chapelet la rose bénie de l'Ave Maria, fleur originaire des cieux, épanouie sur les lèvres de Gabriel... Que je me plais, lorsque je suis seule et solitaire, à répéter la salutation angélique " Ave Maria. " O douce prière ! Elle est le secours du chrétien, la prière du malheureux, l'hymne du matelot, a consolation du mourant. L'enfant au berceau la

balbutie, l'homme la redit pendant sa vie, il la répète encore sur son lit de mort.

Viens donc dans mes doigts, mon chapelet béni, mon seul ami fidèle, mon cher Vade Mecum, toi qui me consoles quand je pleure, qui m'encourage quand je suis lasse, viens reposer sur mon cœur... Ah ! puisse-je mourir en répétant toujours : Ave Maria !...
MADELEINE.

LES TAXES EN ARMÉNIE

(Voir gravure)

Les Turcs !...

A Rome, aujourd'hui encore, après trois cents ans qui nous séparent du siège de Vienne, la jolie capitale de l'Autriche ; à Rome, aujourd'hui encore, il suffit de dire aux enfants dans la rue : " Voici le Turc ! " pour les voir partir dans toutes les directions comme une nuée d'oiseaux effarouchés !

Rien, en effet, ne peut donner l'idée de la méchanceté satanique des Turcs, la honte du monde civilisé, chancre de la partie méridionale de l'Europe, de la partie nord-ouest de l'Asie ! Et cela, en ce XIX^e siècle, où l'on prétendait ces crimes impossibles !

Allons donc ! Notre siècle ne vaut pas mieux—ni moins, soit—que les autres. Mais, du moins, qu'on ne nous en vante donc pas tant les bienfaits.

Voyez comment ces bêtes fauves, que l'on nomme Turcs, Musulmans, Ottomans, Mahométans, nous traitent, nous, de *giaours*, de *chiens*, de *filz de chiens*, (il en est un à Montréal même, colportant et disant ces horreurs en sa langue maudite à nos bonnes mères de famille refusant de lui acheter), voyez comment il s'y prennent pour faire dire aux pauvres Arméniens ca-

tholiques ou chrétiens, où est leur argent pour le fisc ;

Ces pauvres n'en ont pas, les trois quarts du temps ; qu'importe ? le plaisir de faire couler le sang, de tuer même, sous les yeux de toute une famille éplorée, ce plaisir n'est-il pas, pour ces monstres de Turcs, un plaisir divin ?

Oh ! avec Caligula, je dis franchement : " S'ils n'avaient qu'une tête et que je pusse l'abattre !... "

L'ART CULINAIRE

Chou-fleur au parmesan.—Faites cuire votre chou-fleur dans un blanc de farine et mettez-le égoutter ; faites une sauce avec un coulis, du lard et du gros poivre, sans sel ; disposez au fond d'un plat du parmesan ou du gruyère râpé, rangez le chou par dessus, versez votre sauce, couvrez le tout avec du parmesan et glacez le dessus avec une pelle rouge.

Omelette russe.—Délaissez deux cuillerées de farine de maïs dans deux verres de lait, ajoutez huit œufs entiers, mettez sel, poivre, battez vigoureusement, faites cuire en poêle en mettant beaucoup de beurre, couvrez du four de campagne et servez arrosé de beurre fondu.

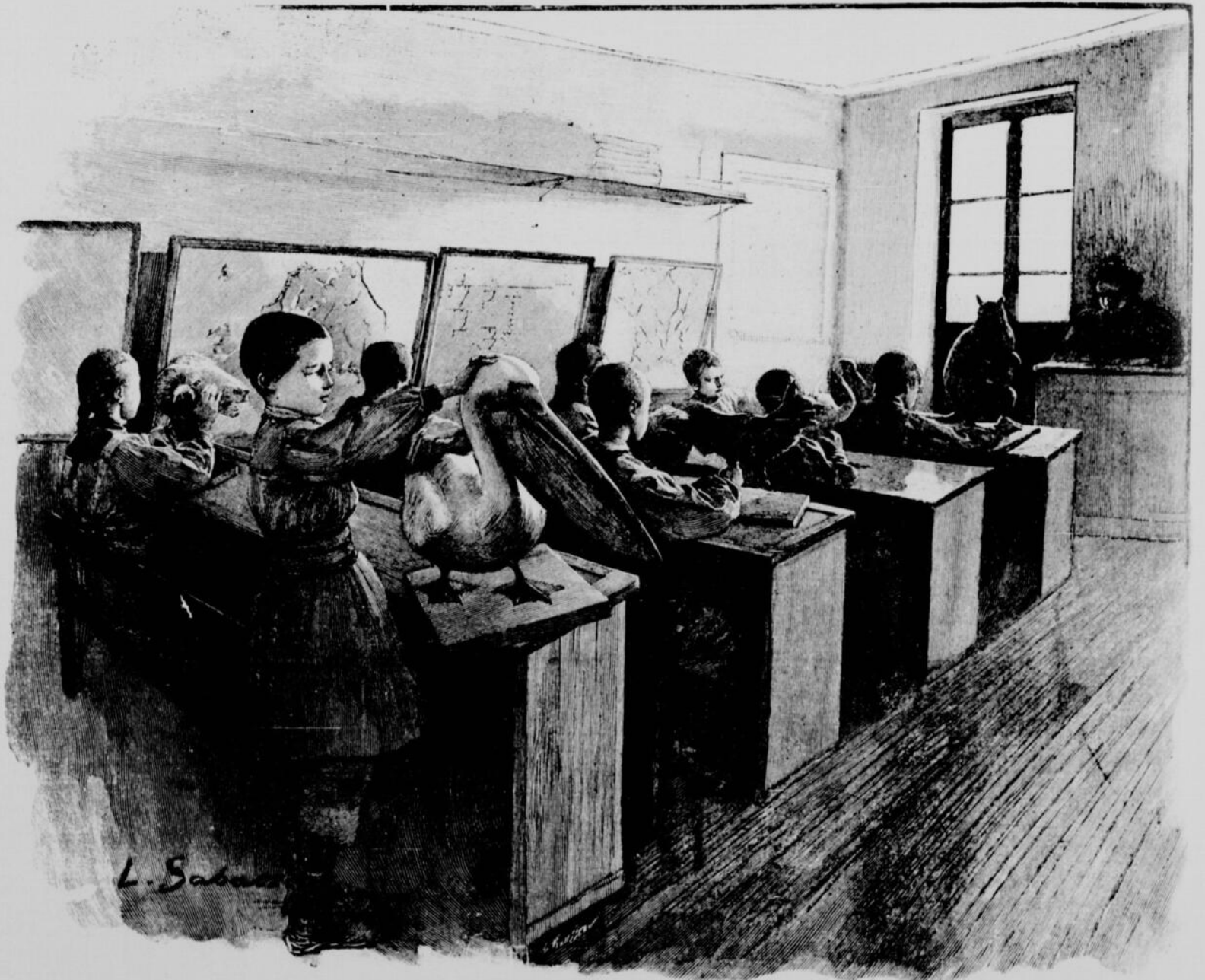
Poires à l'eau-de-vie.—Peler des poires en conservant la queue et au fur à mesure les jeter dans l'eau, acidulée, si l'on veut, d'un jus de citron. Changer l'eau, les mettre sur le feu, baignant dans l'eau avec 200 grammes de sucre pour 500 grammes de poires pesées avant d'être pelées. Ajoutez, au moment de servir, du cognac.



Atelier de vannerie



Leçon de lecture donnée par une maitresse aveugle



UNE ÉCOLE D'AVEUGLES A PARIS.—LA LEÇON D'HISTOIRE NATURELLE

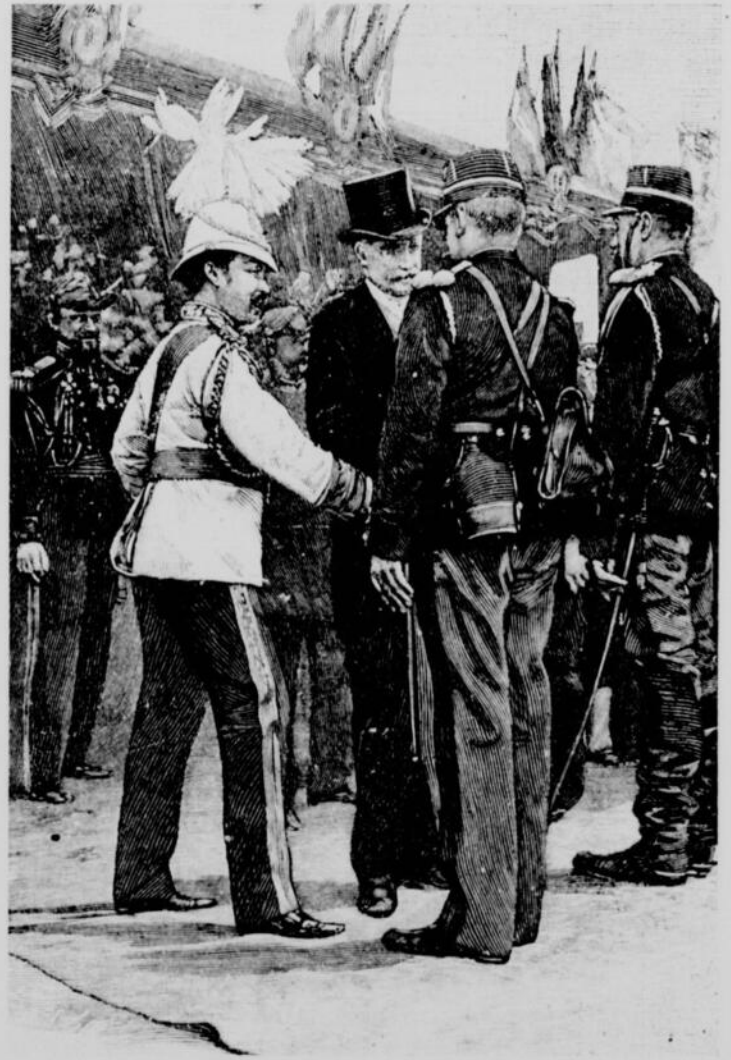


Photo J.-A. Dumas, 112, rue Vitre, (coin St-Laurent)

NOTRE NORD-OUEST DE QUÉBEC.—A la décharge du Lac Chaud, (Canton Nantel)



Le roi et le Président à la gare du Nord



Le roi serrant la main à un gendarme

LE ROI DE SIAM A PARIS

DANS LE PAYS DES SUICIDES

Rien de plus fréquent que le suicide en Chine. On l'y rencontre toujours et partout : dans toutes les échelles de la vie sociale, chez les riches et les pauvres, chez les femmes et les enfants, chez les maîtres et les serviteurs. Le Chinois semble ne point être attaché à la vie. Pour un rien, il lui dit adieu et s'en va dans l'autre. Foncièrement égoïste, privé des notions du devoir à l'égard de ses prochains, faible de caractère, ayant en outre peu d'attaches avec la joie et le bonheur de vivre, il n'a pour elle ni nos aspirations, ni même nos préjugés. Les deux raisons principales qui influent chez nous sur le nombre des suicides : la crainte de l'inconnu et les souffrances qu'entraîne souvent la mort, n'existent presque pas pour le fils du Céleste Empire. Pourvu qu'il soit sûr d'un bon cercueil et d'un bel enterrement après avoir trépassé, le reste lui est indifférent. Moins sensible à la douleur que nous autres Européens, il se livre sur lui-même à des mutilations qui nous feraient dresser les cheveux d'effroi. La pendaison ou un bon coup d'épée dans le ventre ne l'effrayent aucunement et il s'en va de ce monde avec la même insouciance qui l'avait toujours guidé à travers la vie.

Cette indifférence pour la vie se manifeste même d'une façon bien étrange dans la facilité avec laquelle on y trouve des remplaçants pour se laisser enlever la tête. Tel meurtrier condamné n'a qu'à délier les cordons de la bourse pour trouver un de ses compatriotes prêts à se faire exécuter pour son compte. La décapitation des mandarins, après les massacres des missionnaires chrétiens, n'est très souvent qu'un leurre pour tromper la vigilance des gouvernements européens.

Ces fonctionnaires trouvent toujours quelques pauvres diables prêts pour une somme de quelques centaines de francs et un enterrement de première classe à se faire trancher la tête à leur place.

On conçoit aisément que la misère chinoise aidant, le nombre des suicides doive y atteindre des proportions fabuleuses. M. le Dr Matignon, attaché à la légation de France à Pékin et à qui nous devons déjà des études des plus méritoires sur la Chine, étudie à son tour cette question si intéressante que les voyageurs ne son mais arrivés à éclaircir d'une façon suffisante. Profitant de sa situation exceptionnelle de médecin de la légation qui le met en contact permanent avec les malades et les malheureux, et lui ouvre d'autre part toutes les sources de renseignements, le Dr Matignon nous donne dans les *Archives d'anthropologie criminelle*, juillet et août, (paraissant chez A. Storek, à Lyon), quelques éclaircissements nouveaux sur ce phénomène démographique qui ne manque pas d'intérêt passionnant.

L'auteur croit avant tout possible de dégager les motifs principaux du suicide chinois qui découleraient suivant lui, de la vengeance et de la rancune ; de la jalousie ; d'une situation pénible dans laquelle est le suicidé et surtout de la *perte de face*, cause des plus bizarres et dont nous trouverons plus loin l'explication. Viennent ensuite la question d'argent, la piété filiale, la fidélité conjugale, la misère, la folie et la religiosité.

Commençons par la vengeance ou la rancune. Le chinois est un être vindicatif par excellence. Le plaisir de faire expier au prochain le tort que celui-ci a à son égard le pousse quelquefois à des décisions suprêmes. Ajoutons du reste qu'au fond de toute vengeance on retrouve la question d'argent. Un individu a été ruiné par un autre ; il va se pendre à sa porte. Deux concurrents se font une guerre acharnée ; celui qui se sent le moins fort avale de l'opium et va mourir dans la boutique de l'adversaire. Un plaideur perd son procès qu'il croit juste et honnête. Faute d'argent pour graisser la patte aux magistrats, afin d'obtenir gain de cause en appel, il s'en va mourir devant la maison de son ennemi, ce qui amène souvent la révision de la chose jugée et la ruine de son rival.

Le chinois qui veut se venger, nous dit M. Matignon, prend toutes ses précautions pour que sa mort porte les fruits désirés. Non seulement il s'arrête à tel ou tel mode de suicide, mais encore, il a soin de

glisser dans son gilet ou dans sa botte une sorte de réquisitoire dans lequel il explique les mobiles qui l'ont poussé à cette résolution extrême, et dénonce à la justice la personne cause occasionnelle de sa mort. Ce papier tombe entre les mains du délégué de la justice, qui seul a le droit d'examiner le premier les cadavres. Mais voici le plus haut degré de raffinement dans la préméditation de la vengeance. Certains suicidés craignent que leur réquisitoire ne soit volé et, partant, que la justice ne puisse leur donner satisfaction posthume. Ils l'écrivent sur leur peau, sachant que personne n'osera y toucher, car un préjugé chinois prétend qu'il est impossible de faire disparaître les caractères tracés sur l'épiderme d'un mort.



La femme de Tchou-yen-Chéou

Souvent la personne ainsi visée par le candidat au suicide s'en aperçoit à temps et jette à la porte ou chasse de devant sa maison son ennemi moribond.

Le chinois tremble devant le suicide par vengeance, source de tracasseries judiciaires et de la ruine matérielle pour celui contre qui il a été dirigé. Rien donc d'étonnant que le suicide soit devenu dans l'Empire Céleste une matière à chantage. Simon raconte dans la *Cité Chinoise* une anecdote typique :

« Un homme chargé de sapèques rencontre, sur un pont, un autre homme qui les lui enlève.

« — Voleur, rends-moi mes sapèques !

« Le voleur court.

« — Voleur, si tu ne me rends pas mes sapèques, je me noie ! » Et, comme par enchantement, le voleur s'exécute et rend l'objet volé.

Car un suicide est toujours une triste affaire pour celui qu'il menace de représailles.

La justice chinoise est chose fort dispendieuse, ruineuse même, sans parler des mauvais traitements que pendant de longs mois elle fait subir dans les prisons. Aussi, très souvent, pour éviter la ruine des siens et la pénible situation de prévenu, celui pour lequel on s'est tué, se tue à son tour : ces suicides par ricochet sont communs.

Le suicide par vengeance paraît tout naturel aux Chinois. Le seul regret d'un homme qui va se suicider est de ne pouvoir recommencer. On cite le cas d'un homme qui, au moment de se suicider, déplorait les circonstances qui l'empêchaient de se tuer devant la porte de deux ennemis et l'obligeait à se localiser à un seul.

Passons à la jalousie et à la colère qui recrutent les suicidés, surtout parmi les femmes. Etant donné leur caractère impulsif, le moindre mouvement d'humeur, un mécontentement léger les amène à cette résolution suprême. Ce qui contribue surtout au suicide des femmes, c'est l'organisation défectueuse de la famille chinoise. Les filles seules quittent la maison paternelle ; les fils y restent et y amènent leurs femmes qui demeurent sous la tutelle et la domination despotique de leur belle-mère. D'autre part, la polygamie, sous forme de concubinat, contribue à l'infortune des femmes qui ne voient dans le mariage qu'un enfer qu'il leur est difficile d'éviter. D'après Dyer-Ball, dans certains districts, les jeunes filles craignent le mariage à ce point qu'elles se réunissent pour résister et essayent de protester, en se prenant en groupe par la main et en se jetant ensemble dans les mares.

Mais transportons-nous dans l'intérieur d'une famille chinoise.

Les bras sont soumis à l'autorité de leur belle-mère. Il y a, entre belles-sœurs, une hiérarchie, résultant de l'âge, la femme de l'aînée a le pas sur celle du cadet, qui a le droit de commander aux femmes des frères plus jeunes ; de là, des sources permanentes de contestations, des tiraillements, pour tout et pour rien, des vexations fréquentes pour des questions de préséances : telle qui devrait être la première, est mise au deuxième rang et, telle qui, par l'âge de son mari, ne devrait avoir qu'une autorité minime, a voix prépondérante. Les discussions prennent d'abord un caractère aigre-doux, puis franchement aigre. On en arrive aux gros mots ; des insultes sont échangées ; les mânes des ancêtres, eux-mêmes, ne sont point respectés et on en vient aux querelles violentes qui empoisonnent la vie des femmes. Un beau jour, impatientées, elles se noient dans un puits ou avalent de l'opium.

Les suicides de femmes par ricochet ne font qu'augmenter le nombre déjà considérable de ce genre de morts volontaires. A ce sujet, voici une anecdote qui remplirait de stupeur une courtisane européenne :

Une demi-mondaine de Pékin avait deux amants. L'un d'eux devint, un jour, horriblement jaloux de l'autre et prit de l'opium à dose suffisante pour passer de vie à trépas et laisser la place libre à son heureux rival. Celui-ci ne fut nullement satisfait de la délicate attention de son co-associé d'hier ; cette mort, dont la cause ne faisait de doute pour personne, allait lui donner maille à partir avec la justice. Pour simplifier la procédure, il prit de l'opium à son tour. On voit, en Occident, quelques-unes de nos plus brillantes "tarifées" se tailler une petite célébrité éphémère, dans le suicide des jeunes hommes, à l'âme simple et candide, qui se font sauter la cervelle pour elles. Deux suicides seraient la gloire ! Notre élégante Pékinoise, plus modeste, comprit que ces deux morts, loin de lui faire une réclame retentissante et lucrative, ne pourraient que lui procurer des démêlés avec la justice, elle imita ses deux protecteurs et avala suffisamment d'opium pour aller les rejoindre dans l'autre monde.

Les belles-mères se chargent partout d'expédier pas mal de brus *ad patres*. Leur rôle commence, du reste, bien avant celui d'une belle-mère européenne. Les enfants sont fiancés dès l'âge le plus tendre et très souvent, la fiancée, âgée à peine de quatre à six ans, s'en va dans la maison de sa future belle-mère, qui la terrorise comme si le mariage avec son fils avait déjà eu lieu. Le rôle de la belle-mère dans la société chinoise est tellement important, qu'on ne demande jamais à une jeune femme : « Etes-vous heureuse dans votre nouvelle famille ? » Mais : « Dans quels termes êtes-vous avec votre belle-mère ? » Le Dr Matignon conte, au sujet de la cruauté des belles-mères, un fait des plus révoltants :

« J'ai soigné, au commencement de l'année dernière, à l'hôpital français de Hang-Kang, une petite fille âgée de neuf ans, fiancée depuis plusieurs années. Elle avait été rouée de coups par sa belle-mère et portait sur le corps des plaies nombreuses. Elle resta plusieurs mois à l'hôpital et demanda aux religieuses de la conserver auprès d'elles, pour la soustraire à l'autorité de la mère de son fiancé, chez laquelle elle n'osait revenir par crainte de mauvais traitements. Ceux-ci peuvent aller jusqu'à la torture et entraîner la mort.

(La fin au prochain numéro)

LES AVEUGLES A L'ÉCOLE

(Voir gravure)

Voir souffrir les enfants, c'est une souffrance atroce ; il faudrait un cœur de tigre pour n'en être pas ému.

Une souffrance d'enfant peut ne pas durer, ou du moins, elle peut avoir un terme. Comme on a le cœur brisé, cependant, par un sanglot de ces petits anges !

Mais une souffrance dont l'origine est au berceau, la fin à la tombe... une souffrance qui dure une vie... le cœur se crispe, la plume est impuissante à rendre

ce que nous devons ressentir, ce que nous ressentons en face d'une telle infortune.

Pauvre petits enfants, qui n'avez jamais connu le mal, d'où vient donc que vous souffrez ?

Voyez ces aveugles : quelle sera leur vie : Etre sourd... être sourd et muet, mais pouvoir contempler les beautés de la création !...

On a cherché tous moyens de remplacer le sens de la vue chez l'aveugle. Une école de Paris, l'école Braille, s'est formée surtout pour les pauvres : voyez, dans l'une de nos gravures, cette maîtresse aveugle, enseignant à lire aux petits enfants aveugles ; c'est au moyen de lettres faites de points percés en combinaison. En appuyant le doigt, l'aveugle sent la disposition et le nombre de points, et dit la lettre. Peu à peu, ils peuvent lire assez couramment.

S'agit-il de leur enseigner l'histoire naturelle ?— On leur fait passer entre les mains des animaux empaillés : ils vous en disent aussitôt la famille, le genre, l'espèce, le nom propre, d'après les différents caractères de la tête, des dents, des pattes, du corps.

A d'autres, on enseigne des métiers, par exemple la vannerie. Rien de plus curieux que la précaution et la précision avec lesquelles ces pauvres enfants manient des instruments tranchants dont le maniement est réputé dangereux pour les voyants : jamais ils ne se blessent.

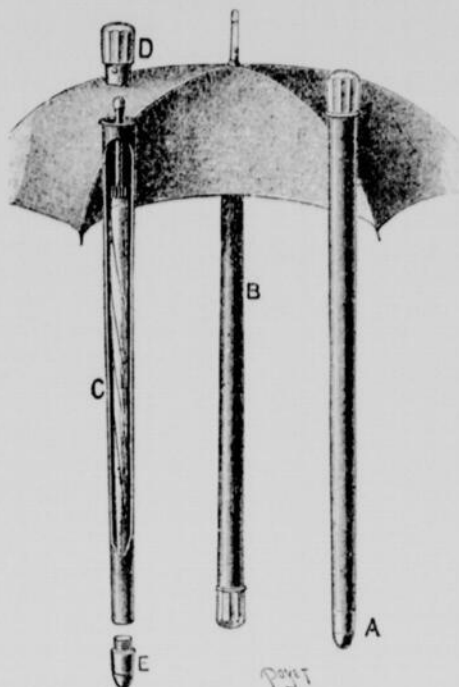
On leur enseigne à confectionner des broches, du cannage ou empaillage de chaises, de la sparterie, des fleurs en perles.

C'est donc une œuvre magnifique de charité, que cette école Braille a entreprise à Paris.

Avons-nous, ici, une école pour les petits pauvres aveugles ?...

causé l'échec de ces essais, c'est la complication des systèmes et la multiplicité des opérations nécessaires à la métamorphose de la canne en parapluie si bien que, lorsqu'on pouvait s'en servir, on était déjà trempé jusqu'aux os.

Le modèle que nous signalons aujourd'hui à nos lecteurs est, au contraire, d'un maniement très facile.



A. La canne—B. Le parapluie—C. Le parapluie dans la canne—D. La pomme—E. Le bout de la canne

C'est un parapluie tout entier qui est logé dans une canne en bois plaqué. Il suffit de dévisser la pomme et le bout de la canne, de retirer le parapluie et de revisser la pomme ; la seule pièce qui soit inutilisée à ce moment, c'est le bout de la canne ; comme il n'a guère plus de deux centimètres de long, il est facile de le loger dans la poche de son gilet.

En somme, c'est là un compagnon de voyage que nombre de touristes apprécieront.

BIBLIOGRAPHIE

L'infatigable M. P.-G. Roy, directeur et rédacteur du très intéressant *Bulletin des Recherches Historiques*, publié à Lévis, a mis la main sur une pièce curieuse, prouvant non seulement que l'instruction a toujours été brillante en notre province, mais encore que notre clergé a toujours aussi compté des érudits, de fins lettrés dans son sein.

La pièce qu'a exhumée M. P.-G. Roy n'est ni plus moins qu'un poème héroï-comique, datant de 1728, fait à l'occasion des funérailles de Mgr de Saint-Valier, évêque de Québec, et attribué à M. l'abbé Etienne Marchand, vicaire-général et curé de Boucheville.

On doit savoir gré à M. Roy d'avoir sauvé de l'oubli cette perle précieuse, que tout Canadien-français devrait posséder. Je ne dis pas : tout lettré, tout amant de la Muse, je dis : tout Canadien-français.

La petite brochure ne compte que vingt pages : elle vaut vingt fois son prix.—F. P.

Le Courrier du Livre.—Revue mensuelle de bibliophilie canadienne et américaine, publiée par un groupe de bibliophiles canadiens.—Chez Raoul Renault, directeur-propriétaire, Québec.

Cette publication, extrêmement utile à tout écrivain voulant — et pouvant — se faire une bibliothèque choisie, comme à tout amateur de belles lettres, de sciences ou d'art, cette publication mériterait d'être encouragée, et devrait se trouver sur le bureau de travail du chercheur, tout aussi bien que sur la table de nos meilleurs salons. Que de renseignements précieux dans ces livraisons, que de détails sur des livres trop peu connus, que peut-être on ne connaîtrait même pas sans cette revue ! Chaque livraison contient environ trente-deux pages in-12 sur beau papier, couverture de couleur.

UNE CANNE-PARAPLUIE

L'idée d'insérer un parapluie dans une canne, comme on y loge une épée, n'est pas nouvelle ; et plus d'un constructeur s'est ingénié à nous mettre ainsi à même de narguer les caprices du temps. Ce qui a

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de SEPTEMBRE qui a eu lieu samedi, le 2 courant, a donné le résultat suivant :

| | | | |
|----------|----|------------|---------|
| 1er PRIX | No | 16,953.... | \$50.00 |
| 2e | No | 7,317.... | 25 00 |
| 3e | No | 19,121.... | 15 00 |
| 4e | No | 254.... | 10 00 |
| 5e | No | 38,142.... | 5 00 |
| 6e | No | 15,418.... | 4 00 |
| 7e | No | 6,723.... | 3 00 |
| 8e | No | 27,110.... | 2 00 |

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

| | | | | | |
|-------|--------|--------|--------|--------|--------|
| 251 | 9,346 | 13,652 | 21,342 | 29,141 | 33,321 |
| 453 | 10,159 | 14,015 | 21,514 | 30,123 | 33,518 |
| 727 | 10,961 | 14,131 | 21,722 | 30,272 | 33,793 |
| 1,239 | 11,125 | 14,325 | 22,418 | 30,444 | 33,924 |
| 2,142 | 11,396 | 14,782 | 23,131 | 30,750 | 34,151 |
| 2,321 | 11,612 | 15,138 | 23,210 | 31,112 | 34,382 |
| 3,240 | 11,730 | 16,318 | 23,483 | 31,324 | 34,514 |
| 3,458 | 11,946 | 17,562 | 24,141 | 31,549 | 34,817 |
| 3,695 | 12,183 | 18,153 | 24,356 | 31,918 | 34,903 |
| 4,124 | 12,310 | 19,225 | 24,837 | 32,345 | 35,128 |
| 4,563 | 12,458 | 20,148 | 25,020 | 32,510 | 36,264 |
| 5,227 | 12,761 | 20,270 | 26,216 | 32,603 | 37,071 |
| 6,325 | 12,923 | 20,431 | 27,519 | 32,817 | 38,318 |
| 7,172 | 13,017 | 21,075 | 28,433 | 33,142 | 39,412 |
| 8,414 | 13,313 | | | | |

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de SEPTEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Bédard, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Cette semaine, le Théâtre Français nous donne du mélodrame, *The Lancashire Lass*, de Henry-J. Byron, l'auteur de *Blow for Blow*. *The Lancashire Lass* a été joué pour la première fois en 1867 et, depuis lors, cette pièce est sans cesse restée dans le répertoire anglais. Durant la première représentation, dit un critique, il se produit des moments de silence si intense, qu'on pouvait distinguer la respiration agitée des personnes les plus impressionnables dans l'auditoire. Puis l'enthousiasme éclatait et toute la salle se mettait à applaudir à outrance les succès du héros et de l'héroïne de la pièce, triomphant de toutes les embûches semées sur leurs pas. Ce mélodrame a été monté avec un soin spécial, car la direction en a fait l'un des principaux événements de la saison. C'est dans *The Lancashire Lass* que Irving et Charles Woodman ont commencé cette marche triomphante qui les a conduits à la renommée.

Dans les entr'actes figurent De Bessel, sculpteur plein de talent ; Judge, acrobate de renom ; Nellie Burt, chanteuse et danseuse, etc.

PARC SOHMER

Tous les dimanches, le Parc Sohmer ouvre ses portes et cependant chauffe ses salles. Rien de plus agréable que d'y passer quelques heures de l'après-midi ou de la soirée. On a, en outre, l'agrément de belle musique, de représentations variées—ce qui ne peut qu'attirer les familles qui aiment à s'amuser convenablement.

RÉBUS



GRAVURE-DEVINETTE



Le voleur a passé ici, car voici sa botte.—Où irions-nous le trouver, maintenant ?...

LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Enfin, le cambrioleur entendit les deux tours de la clef dans la serrure.

—Ouf ! dit-il en sortant de sa cachette et en reprenant sa position verticale, j'en suis quitte pour un fort trac... Pourvu que ça ne trouble pas trop ma digestion.

Il ouvrit le premier tiroir de la commode.

Ses yeux s'écarquillèrent et il jeta un cri d'allégresse.

Les billets étaient là.

Il fouilla les autres tiroirs par acquit de conscience ; mais il n'y trouva rien.

—Allons ! fit-il, ne nous attardons pas... Le travail a été trop proprement exécuté pour le gâcher... Allez donc demander aux filous d'aujourd'hui d'opérer avec ce chic-là !... J'ai gardé les traditions, moi ! Je représente la bonne école !... Sans effeuiller la reine des fleurs, quoi !

Il sortit de l'appartement avec autant de facilité qu'il y était entré.

—Quand la petite s'apercevra que son magot a disparu, conclut-il avec philosophie, elle courra chez la blanchisseuse... On accusera la typesse qui est venue pour louer.

Il descendit tranquillement l'escalier et se trouva dans la rue.

Zéphyrine était toujours là-haut. Elle envoya un baiser à son homme.

Mais le sourire triomphant de La Limace se figea sur ses lèvres.

Mariana de Sainclair, sa victime du bois de Kerleis, que seule l'intervention de Paul Vernier avait arrachée à sa rapacité, était devant lui et faisait mine de s'arrêter.

Il s'empressa de filer, se demandant si la jeune fille l'avait reconnu et craignant qu'elle ne le désignât à un agent de police, qui arrivait précisément dans la rue.

Pour plus de sûreté La Limace résolut de se promener pendant au moins une bonne heure avant de réintégrer le domicile conjugal et c'est ce que, fidèle observateur de ses principes, il fit méthodiquement...

VIII

L'ÉGLISE SAINT-LOUIS

Mariana avait en effet vu et reconnu La Limace.

Elle avait été très frappée en retrouvant le gredin, car jamais elle n'oublierait la scène nocturne dont il avait été le principal acteur.

Cependant elle ne nourrissait pas de desseins aussi noirs à l'égard d'Eusèbe que celui-ci l'en accusait ; Mlle de Sainclair n'avait aucun intérêt à faire arrêter en ce moment le malfaiteur.

On était au jeudi ; Mlle Jeanne Nerville n'avait pas de cours ce jour-là.

Sa maman lui avait dit qu'il fallait profiter de ce repos pour montrer un peu la ville à Mariana.

Jeanne avait sauté de joie, préférant de beaucoup la promenade à l'étude et demandé à celle-ci si cela lui convenait. L'institutrice avait répondu affirmativement.

Mlle de Sainclair ignorait encore les événements qui se préparaient, mais elle sentait qu'il y avait quelque chose dans l'air.

Elle commençait à être très intriguée et à mal dissimuler ses inquiétudes de jolie fille fantasque, peu habituée à ce qu'on lui cachât quelque chose.

Plusieurs fois, Mariana avait entendu prononcer le nom de Kerlor dans les appartements du notaire, et elle avait parfaitement remarqué que l'on changeait de conversation en sa présence ; c'était sans doute par délicatesse, pour qu'elle ne regrettât pas trop le château qu'elle avait dû quitter.

Mariana, au fond d'elle-même, savait gré à ses nouveaux maîtres de cette sollicitude ; elle le faisait avec l'ironie propre à sa nature,

estimant qu'elle ne séjournerait pas longtemps à l'étude de Brest ; toutefois, l'institutrice reconnaissait avec un certain dépit qu'elle s'était trompée en croyant que Mme Nerville lui confierait tous ses petits secrets.

Mlle de Sainclair avait besoin de se renseigner ; pour cela, elle résolut de questionner aussi habilement que possible sa jeune élève, sur laquelle elle se flattait déjà d'exercer une influence prépondérante.

Jeanne n'avait que huit ans ; c'était la fille d'un notaire, par conséquent une petite personne plutôt discrète pour tout ce qui se rattachait aux affaires de son papa ; mais, comme sa maman, elle se dédommageait amplement, quand il s'agissait du reste.

L'institutrice et l'élève partirent gaiement pour leur promenade.

—Si vous le permettez, mademoiselle, dit Jeanne, nous irons voir la place du Champ-de-Bataille, la place de la Tour-d'Auvergne et l'église Saint-Louis ?

—Oui, mon enfant, répondit Mlle de Sainclair.

—A moins que vous ne préférerez visiter Recouvrance. C'est la vieille ville ; vous verrez des maisons pittoresques qui vous intéresseront beaucoup... Dans mon album, j'ai essayé d'en dessiner une... Je l'ai montrée à M. Paul Vernier.

L'institutrice tressaillit, bien qu'elle fit mine de ne pas connaître ce nom.

—Vous savez bien, poursuivit la fillette, c'est le sculpteur qui assiste quelquefois à notre cours de dessin ; il demeure dans la maison de mon professeur, M. Kéraliès ; c'est un de ses amis, et il vient souvent corriger nos esquisses.

—Ah ! oui, fit Mariana, paraissant se souvenir.

—Il est très gentil, très doux, très complaisant, M. Paul Vernier... Nous l'aimons bien.

—Vraiment ?

—Il vous a saluée, l'autre jour... Il vous regarde beaucoup.

—Vous avez remarqué cela, Mlle Jeanne ?

—Est-ce mal, mademoiselle ? demanda la fillette, comme si elle craignait d'avoir dit une étourderie.

L'institutrice se garda de répondre ; elle n'était pas fâchée, pour plusieurs raisons, de l'expansion de son élève qui acheminait doucement celle-ci, pensait-elle, à l'indiscrétion qu'elle espérait.

Oui, Mariana savait que Paul Vernier s'occupait d'elle, bien qu'elle ne lui eût pas encore parlé depuis leur fameuse aventure.

Le jeune homme cherchait à la rencontrer ; et elle devinait aisément ce qu'il voulait lui avouer.

Mariana, un soir, en soulevant le rideau de sa chambre, avait entrevu le sculpteur qui de la rue regardait sa fenêtre, comme un bachelier de Salamanque s'appêtant, à donner une sérénade à sa belle.

Ces manifestations amoureuses tout en flattant Mlle de Sainclair, comme elles eussent flatté toute femme, la laissaient cependant parfaitement indifférente.

—Nous sommes sur le chemin de Recouvrance, reprit Jeanne.

—Eh bien ! commençons par là, répliqua Mlle de Sainclair.

L'aspect original du faubourg était tel que l'avait décrit la petite Jeanne, avec des accidents de terrain si curieux qu'une maison de cinq étages sur une rue ne semblait plus en avoir qu'un dans la rue parallèle.

—Voici la rue Saint-Donatien, dit Mlle Nerville... Tenez, là, au No 10, nous sommes allées avec maman voir une jeune orpheline.

—Quelque mendicante à qui Mme Nerville fait l'aumône ?... Votre maman a raison de vous initier aux devoirs de la charité.

Jeanne répliqua vivement :

—Mais non, vous vous trompez... Cette personne est de très bonne famille...

—Elle a donc subi des revers ?

—C'est vrai ; mais elle n'est pas du tout du même monde que les malheureuses dont vous parlez... Papa est son tuteur.

Jeanne poursuivit :

—Si vous saviez comme elle est jolie, Mlle Hélène, et comme elle est bonne !... Papa et maman voudraient bien lui trouver une situation.

—Vraiment ! Elle est si intéressante que cela ?...

—Ses parents étaient ruinés quand ils sont morts... Croyez-vous que c'est malheureux, Mlle Mariana, de ne plus avoir son père et sa mère !...

Jeanne s'arrêta ; elle avait vu un nuage passer dans les yeux de l'institutrice.

—Pardon ! dit la fillette ; vous êtes peut-être orpheline, vous aussi ?

—Oui, mon enfant.

—Excusez-moi si...

—Vous avez prouvé que vous étiez compatissante, Jeanne, que vous aviez du cœur, il ne faut pas en rougir.

Mariana, poussée par le démon de la curiosité, ajouta :

—Cette personne dont vous parliez vient-elle chez vous ?

—Non, Mlle de Penhoët n'est pas encore venue nous voir, répondit Jeanne, mais nous l'attendons d'un jour à l'autre.

Mariana réfléchit. Ce nom n'était certainement pas prononcé devant elle pour la première fois ; cependant, elle n'y rattachait aucun souvenir précis.

—Au fait, continua la fillette, n'avez-vous pas été en pension chez les dames de Saint-Joseph ?

—Non, répondit Mlle de Sainclair ; c'est ma cousine Carmen de Kerlor qui a été à Quimper ; moi j'ai fait mes études chez les sœurs de la Miséricorde, à Châteaulin.

—Ah ! murmura la fille du notaire, je confondais. . . .

—Pourquoi ?

—Parce que Mlle de Penhoët a été au même couvent que Mlle de Kerlor.

Mariana eut un mouvement de surprise.

Elle se rappelait maintenant que Carmen lui avait parlé de Mlle de Penhoët ; mais il y avait déjà pas mal de temps de cela.

Comment les jeunes filles s'étaient-elles retrouvées ?

Dans l'esprit inquiet et ombrageux de Mariana, une anxiété passa comme un éclair.

Elle fut incapable de raisonner et de se demander pourquoi elle pressentait un danger ; mais elle dit à son élève :

—N'est ce pas chez Mlle de Penhoët que Mme Nerville a accompagné M. Kerlor et sa sœur ? . . .

—Le jour où il y a eu ce terrible orage ?

—Oui.

—Justement. . . . maman est revenue dans la voiture de monsieur le comte.

Les regards de Mariana étincelèrent.

Mme Nerville avait conduit Georges auprès de cette jeune fille qui était belle, qui était malheureuse, qui était orpheline !

Était-elle aussi jolie que le disait Jeanne, cette énigmatique inconnue ?

Puis une autre question préoccupa Mariana. Elle se demanda par suite de quelle coïncidence elle avait rencontré La Limace sortant précisément de la maison habitée par Mlle de Penhoët.

L'imagination fertile de Mlle de Sainclair vagabondait en mille conjectures.

La petite Jeanne Nerville n'avait plus rien à dire au sujet de Mlle de Penhoët ; l'institutrice ne voulut pas éveiller chez l'enfant l'ombre d'un sentiment qui ressemblât à la défiance, et se garda de poser la moindre question insidieuse.

Mariana et Jeanne continuèrent leur promenade.

La fillette désignait l'emplacement des monuments ; et l'institutrice, qui connaissait à fond son histoire de Bretagne, entretenait son élève des souvenirs se rattachant à la vieille cité brestoise.

Evidemment, Mlle Nerville s'inclinait respectueusement quand elle entendait nommer Simon de Monfort, Beaumanoir, la reine Anne, et d'autres personnages illustres ou poétiques ; mais elle écoutait distraitement, un peu ennuyée de voir dégénérer en cours d'histoire cette promenade qui devait être une récréation.

La fillette s'occupait plus volontiers des petits incidents de la rue et ses yeux s'arrêtaient complaisamment sur les étalages de boutiques.

Nous devons ajouter que Mlle de Sainclair débitait sa conférence d'une voix un peu monotone. La jolie fille était de plus en plus préoccupée, car décidément Jeanne lui avait fait entrevoir des éventualités qu'elle jugeait menaçantes.

Mariana commençait à se demander si elle n'avait pas commis une lourde faute en quittant Kerlor aussi promptement.

Georges, si affectueux, quand il était arrivé chez le notaire, avait paru froissé quand il avait appris qu'elle ne voulait pas rentrer au château.

Suivant Mariana, cela prouvait qu'elle n'était pas indifférente au jeune homme ; mais elle devait compter avec l'orgueil de M. de Kerlor et ne pas l'exaspérer.

Sans faire preuve d'un maladroit empressement, il lui était nécessaire d'agir : Mlle de Sainclair résolut de se rendre au château pour la visite promise à la comtesse de Kerlor dans les premiers jours de la semaine suivante.

—Voici l'église Saint-Louis, s'écria Jeanne ; voulez-vous que nous entrions, mademoiselle ?

—Volontiers, répondit Mariana.

L'institutrice et son élève examinèrent le chemin de la Croix, les tableaux, la chaire, le maître-autel et les vitraux.

La fillette, en enfant pieuse, s'agenouilla pour faire une courte prière ; Mariana s'empressa de l'imiter et prit une attitude édifiante, quoique sa pensée fût bien loin.

Cependant Jeannette n'était pas aussi recueillie qu'elle paraissait ; elle regardait les rares fidèles qui se trouvaient dans l'église, et chaque fois que la porte s'ouvrait, l'enfant tournait la tête.

Soudain, Mlle Nerville eut un léger battement de mains, malgré

l'austérité du lieu ; le cortège d'un baptême pénétrait dans une chapelle latérale.

Jeanne reconnut la marraine ; c'était la fille d'un avoué avec qui Maître Nerville entretenait de fréquentes relations.

L'élève de Mariana gagna la chaise qui était à sa gauche, c'est-à-dire du côté où se passait la cérémonie, puis elle continua son mouvement en dépassant successivement tous les sièges ; elle arriva enfin tout près des invités et put échanger un sourire avec la marraine.

Captivée par le spectacle qu'elle avait sous les yeux, Mlle Nerville oubliait totalement son institutrice.

Mariana, très absorbée dans ses pensées, ne s'aperçut pas tout d'abord de l'éloignement progressif de sa jeune compagne, mais elle eut un mouvement de surprise quand elle le constata.

Elle ne tarda pas à se rassurer en découvrant Jeanne qui regardait le baptême et elle allait rejoindre la petite curieuse, quand une voix murmura :

—Je vous en prie, mademoiselle. . . . Donnez-moi une minute ! . . .

Rien qu'une ! . . .

Mariana tressaillit. A côté d'elle, derrière un palier, se tenait Paul Vernier.



Ses yeux s'écarquillèrent et il jeta un cri d'allégresse. Les billets étaient là.
Page 380, col. 1

Très pâle, le sculpteur la suppliait du geste.

—Vous ici ! dit Mlle de Sainclair.

—Pardonnez-moi, reprit l'artiste, je voulais vous revoir.

—Vous me suiviez donc ?

—Eh bien ! oui, depuis plusieurs jours, j'épiais l'occasion de vous rencontrer et de vous parler.

L'institutrice jeta un coup d'œil vers la nef opposée.

Jeanne n'avait pas fait un mouvement.

—Monsieur, répondit Mariana, je n'ai pas oublié le service que vous m'avez rendu ; mais je vous verrais avec peine en abuser pour jouer un rôle indigne de vous et de moi.

—Pourtant vous ne me haïssez pas ?

—L'étrange question ! . . . Ne vous ai-je pas dit que vous aviez droit à ma reconnaissance. . . . Si j'avais oublié l'aventure de Kernéis, la mémoire me serait revenue tout à l'heure, car j'ai aperçu aujourd'hui le misérable qui voulait me tuer.

—Il vous a menacé de nouveau ?

—Non, rassurez-vous. . . . je n'ai eu besoin d'appeler à mon aide aucun autre chevalier errant. . . . Du reste, au prix où ils semblent mettre leurs services, laissez-moi vous dire qu'un héros suffit.

Il eut un mouvement comme si ces paroles l'avaient blessé au plus profond de son être. Cependant il reprit :

—Mademoiselle, vous ne m'aviez pas défendu de vous voir.

—Non.

—Vous aviez même ajouté que vous me diriez pourquoi vous avez quitté le château de Kerlor, si plus tard je vous le demandais.

Mlle de Sainclair comprit que Paul Vernier allait se montrer beaucoup moins timide qu'à leur première rencontre.

Cela ne déplut pas à la jeune fille, qui ne redoutait nullement une explication et n'était pas troublée le moins du monde.

Elle répliqua assez froidement :

—Mais, monsieur, quel intérêt pourriez-vous trouver à ces explications ?

—Ne devinez-vous pas, mademoiselle, que je serais très heureux de devenir votre ami ?

—Je ne puis qu'être flattée de ce désir ; pourtant ne craignez-vous pas que ce titre ne serve de prétexte à la médisance ?

—Pourquoi ?

—Ah ! monsieur, vous êtes libre, vous ; personne n'a le droit de s'étonner si vous vivez en artiste ; moi je suis institutrice, j'ai à gagner mon pain quotidien, aucune défaillance ne m'est permise.

—Cette situation ne peut constituer votre idéal ?

—Pas précisément.

—Eh bien ! pourquoi me repousseriez-vous ?

Elle eut un léger haussement d'épaules et répliqua :

—Voyez si j'aurais été imprudente de vous accorder tout de suite l'amitié que vous sollicitez ; voici déjà que, sans encouragement de ma part, vous entrez dans un autre ordre d'idées... Je vous en prie, M. Vernier, faites appel à votre raison et vous reconnaîtrez bientôt que je ne puis vous écouter davantage.

Mariana fit mine d'aller retrouver son élève.

L'artiste n'en poursuivit pas moins :

Mademoiselle, vous m'affligeriez profondément si vous supposiez que je peux manquer aux égards que je vous dois... C'est vrai, je vais un peu vite ; mais c'est mon cœur qui m'entraîne malgré moi, et puis il nous est si difficile de nous rencontrer.

—A quoi bon ?

—Vous le demandez ?

—Mais oui, M. Vernier, écoutez, vous m'attristez beaucoup...

Sans le vouloir, je me suis trouvée sur votre route, ou vous vous êtes trouvé sur la mienne, toujours est-il que vous m'avez sauvée. Vous croyez-vous pour cela obligé de troubler la pensée d'une pauvre jeune fille qui n'a pas le droit de s'écarter de l'humble existence qu'elle a choisie ?... Je crains bien que vous ne le regrettiez un jour.

Il s'écria chaleureusement :

—Vous êtes pauvre, votre condition est obscure ; mais moi je suis ignoré... Sommes-nous donc condamnés à ne pas aspirer vers un meilleur avenir ?... Oh ! mademoiselle, si vous saviez comme j'adorerais la femme qui me ferait la charité de ses sourires... Grâce à elle, je sentirais se réveiller en moi les plus saintes ambitions... Elle m'inspirerait, elle me soutiendrait, elle me permettrait de réaliser mes rêves... Grâce à elle, je deviendrais peut-être un grand artiste... Un maître dont on se disputerait les chefs-d'œuvre. Je connaîtrais la célébrité, la fortune, dans ce Paris qui consacre toutes les réputations... Et je devrais tout cela à la compagne aimante et dévouée qui m'aurait donné la force d'accomplir des prodiges... J'en ferais la plus enviée des femmes, la plus respectée des épouses... Elle aurait pris part à mes déceptions ; elle m'aurait secondé dans la lutte acharnée de chaque jour ; n'aurait-elle pas bien mérité d'être avec moi à l'honneur quand le triomphe serait arrivé ?

Il attendait avec la plus poignante anxiété que Mariana répondit.

Elle garda le silence.

Il reprit d'une voix étouffée :

—Ne me défendez pas d'espérer.

Elle se décida à parler.

—Je ne veux pas vous encourager, dit-elle ; je n'ai pas les qualités que vous me prêtez... Si vous ne réussissiez pas, vous m'accuseriez d'avoir été l'obstacle.

—Mais si vous m'aimez je réussirai.

—Songez donc qu'il s'agit d'abord d'associer nos deux pauvretés.

—Ah ! vous avez peur !

—Pour vous ; votre exaltation n'est pas faite pour me rassurer.

Je ne prétends pas que le but de vos efforts soit au-dessus de votre talent ; mais il se peut aussi que vous poursuiviez une dangereuse chimère.

—Pour me parler ainsi, est-ce donc que vous vous intéressez à moi ?

—Vos paroles m'ont troublée :—Pourquoi le nierais-je ? Une autre jeune fille, dans ma position, serait fière d'accepter ce que vous me proposez.—Je ne sais pas, moi... Je n'ose pas... Votre conversation est tellement inattendue que je me demande pourquoi vous m'avez choisie...

—Je vous aime, mademoiselle !

Elle eut un geste comme si elle avait voulu empêcher le suprême aveu.

Il y eut un moment de silence dans la paix solennelle de l'église ;

Paul Vernier entendit son cœur battre avec plus de violence ; il voulut s'approcher.

Mlle de Sainclair, qui était restée assise, se leva, tournant les yeux vers le bas côté, où se faisait le baptême.

L'artiste balbutia :

—Oui, je comprends votre émotion... Vous ne pouviez supposer que je vous tiendrais ce langage... Je me suis peut-être montré trop audacieux... Dites-moi que je ne vous ai pas offensée... Non... ne répondez pas, mademoiselle... Je mérite vos reproches... Je m'en vais... Réfléchissez, je vous en supplie... Songez qu'il s'agit de notre bonheur à tous deux... Écoutez-moi... Dans huit jours, je reviendrai ici, à cette place... à la même heure... Vous me ferez connaître votre décision, et je vous jure que je m'inclinerai, quelle qu'elle soit...

Il conclut avec une intonation de prière :

—Vous y serez ?

Mlle de Sainclair ne répliqua rien. Très calme et très maîtresse d'elle-même, elle passa entre deux rangées de chaises et alla rejoindre son élève.

Paul Vernier sortit de l'église en proie à un bouleversement inexprimable.

Le baptême était terminé. Jeanne Nerville tourna la tête et vit Mlle de Sainclair à côté d'elle. Mariana voulut laisser écouler quelques minutes avant de partir ; elle parut écouter Jeannette qui lui fournissait des détails sur les parents de la jeune marraine.

—Venez, mon enfant, reprit l'institutrice ; il fait un peu froid sous ces voûtes.

Sous le porche, Mariana aperçut à quelque distance, le sculpteur qui voulait encore la contempler à la dérobée.

Elle eut un mouvement d'impatience et murmura en fronçant ses noirs sourcils :

—Tant pis pour lui !... Comment la destinée qu'il m'offre me tenterait-elle ? C'est Georges qu'il me faut !... Je veux devenir comtesse de Kerlor !

Le bras de Jeanne s'appuya sur celui de Mariana.

—Allons-nous-en vite, murmura l'enfant, voilà un enterrement qui arrive. Et maman dit toujours qu'un enterrement rencontré après un baptême, cela porte malheur !...

VII

BRAVES CŒURS

Le digne M. Nerville était rentré à son étude tout joyeux. Inutile d'ajouter que sa femme l'attendait avec la plus vive impatience.

—Eh bien ? interrompa-t-elle.

—C'est fait, répondit Nerville.

Mais Jeanne et Mlle de Sainclair étaient là.

Les confidences ne pouvaient suivre leur cours.

On déjeûna.

Maître Nerville, qui avait des occupations multiples, s'était remis tout de suite à ses affaires en sortant de table.

Il avait dit pourtant à sa digne épouse :

—Ce soir, je te raconterai tout.

Au dîner, la petite fille voulut que son papa et sa maman fussent au courant de la promenade faite avec Mlle de Sainclair.

Quand l'enfant arriva à son excursion de Recouvrance, les deux époux échangèrent un coup d'œil.

—J'ai montré à Mlle de Sainclair, poursuivit Jeanne, la maison où demeure Mlle de Penhoët.

Mme Nerville répliqua avec vivacité :

—Mon enfant, je t'ai déjà dit que l'on ne devait citer les noms propres qu'à bon escient.

Mariana fronça le sourcil, pendant que Jeannette dissimulait une petite moue de confusion.

—Alors, poursuivit la petite fille, j'ai eut tort de dire à mademoiselle que Marthe Le Gludic était marraine !

—Non, rectifia Mme Nerville... D'abord, Mlle de Sainclair est de la maison... Ce n'est pas à cause d'elle que je te faisais cette petite observation, et vous l'avez bien compris, n'est-ce pas, Mlle Mariana ?

Celle-ci acquiesça du geste.

—Toi, pensait à part l'institutrice, tu me réjouirais beaucoup si tu m'inquiétais moins. Il te sied vraiment de blâmer les gens qui parlent inconsidérément. Tu ne prêches pas d'exemple... Il faut croire, cependant, qu'on a intérêt à me cacher quelque chose.

Enfin, M. et Mme Nerville se retrouvèrent dans leur chambre à coucher.

Là, plus de contrainte, plus de précautions à prendre, plus de ménagements à garder.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

C'EST CERTAIN

Guérison parfaite assurée de toutes les maladies de poitrine par l'emploi régulier et persévérant du *Baume Rhumal*, le spécifique français préconisé contre le rhume, la toux, la grippe, la coqueluche et la bronchite. 25c le flacon. En vente partout.

CHOSSES ET AUTRES

—La production de l'or en Australie en 1896 a été de £3,470,043, soit £19,106 de plus qu'en 1895.

AVEC RAISON

On redoute avec raison la consommation mais on néglige avec une déplorable absence de logique de soigner un rhume qui, négligé, conduit à la phthisie et au tombeau. Avec un flacon de *Baume Rhumal*, on se débarrassera du rhume et de ses fatales conséquences.

—Une pêche mesurant 13 pouces $\frac{1}{2}$ de circonférence a été récoltée dans le comté de McMinn (Tennessee.)

LE PLUS EFFICACE DE TOUS

Le *Baume Rhumal* est le remède le plus efficace pour les maladies de la gorge et de la poitrine. Dès les premières doses la toux diminue et l'oppression cesse. Son usage prolongé guérit les vieilles bronchites.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux.

Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

U. PERREAULT

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUE, CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 69, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES :: MODERNES

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107, RUE SAINT - JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
ET LA **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

La fille, l'épouse, la mère

Ces trois degrés dans la vie de la femme, touchent à des matières de la plus grande importance. Le monde doit beaucoup à celle qui porte le nom de mère ; l'homme doit beaucoup à celle qui porte le nom d'épouse ; l'épouse et la mère dans la jouissance d'une santé parfaite doivent beaucoup à la fille qui, dans l'histoire du temps devient la mère de tous.

L'affection dominante aujourd'hui parmi son sexe est la FAIBLESSE FÉMININE, qui peut être le résultat d'un accident, ou bien héréditaire. Dans l'un ou l'autre cas, le traitement recommandé ici s'applique.

Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

POUR FEMMES

PALES ET FAIBLES

sont la plus grande œuvre du siècle, soulageant les souffrances de cette nature. Oh est la femme qui ne préférerait pas vivre dans la jouissance complète de la vie, que d'être une victime des tortures de ce mal ? Les Pilules Rouges du Dr Coderre n'ont qu'une mission : GUÉRISON DE LA FAIBLESSE FÉMININE et ELLES L'ACCOMPLIRONT.

Ecrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous repondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la maille, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
Dept. Médical, B.P. 2306, Montréal.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr.
PH^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DECARV.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.
Livres neufs et d'occasion.
Dernières nouveautés reçues chaque semaine.
Attention spéciale aux commandes par la poste.
DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU
LIBRAIRES-PAPETIERS
No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Par de patentes, pas de paye.
MARION & MARION, EXPERTS.
No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398.
Mentionnez ce Journal.

Buvez l'Eau du Recollet Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicière. Echantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE MONTREAL
L'ÉTABLISSEMENT
Plus Considérable
ET LE Mieux Outillé
AU CANADA.....
Nos facilités et notre travail dans l'art de la photogravure ne peuvent pas être surpassés.
Les photographies, gravures sur acier, Esquisses, l'ont res à l'huile, Portraits au Crayon, Dessins au lavis, sont fidèlement reproduits par notre procédé amélioré, demi ton (half tone) sur cuivre.
Dessins à la plume. Gravures sur bois. Gravures pour journaux, livres et Ouvrages illustrés de toutes sortes.
Par notre procédé rapide de photogravure sur zinc.
Nous faisons des dessins à la plume et dessins au lavis pour toutes fins. Qualité de l'ouvrage non surpassée et prix nouveaux.
D. LAPOINTE,
Gérant.
71a rue St Jacques

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
des COLIQUES et NAUSEES
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
VERSOLINAIRE
L. KIRN
à l'extrait éthéré de FOUGÈRE Mâle Paris sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUGOV,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE PLACEMENT
ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussim.
Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,
BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.
A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.
Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — À l'état pur, il enlève, on le sait, Macules et Taches de rousseur.
CANDES, Paris
Il date de 1849
85 St-Denis, 11F

**BON MARCHÉ
INCOMPARABLE**

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Etoffes à Robes

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.
Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.
Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.
Serge nuancée shot, vendue 35c ; tant qu'il y en aura, 11½c.
Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.
Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.

Indiennes, Mousselines, Etc.

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.
Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.
Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.
Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.
Toile à rouleau, carreaütée, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.
Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.
Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

Jobs Spéciaux

Oreillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.
25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.
Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.
Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.
Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.
Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, à 5, 10, 15 cents.
Sailors valant 50 cents, pour 15 cents.
Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de L. manufacture.
Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c

EPICERIES

Poudre à pâte Océan, 13c, pour 5c.
Fèves vertes, 10c, pour 5c.
Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.
Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.
Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.
Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.
Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.
Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.
Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

SPECIAL

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.
Boiler No 9, 75c, pour 33c.
Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.
Terrines à lait, de 6c, pour 3c.
Assiettes, de 5c, pour 2c.
Porte-peignes, de 10c, pour 4c.
Lavettes, de 6c, pour 3c.
Brosses à plancher, de 10c pour 5c.
Verres à bière, de 8c, pour 4c.
Lampe complète de 35c, pour 19c.
Assiettes à beurre en cristal, 2c.
Plats à mains, de 15c, pour 7c.
Porte-poussière, de 10c, pour 5c.

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent radicalement.
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, avec notice, \$5.00
Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



**Fausse dents
SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

**Nouveautés
d'Automne**

Nouveaux Gilets

Un très joli gilet en étoffe noire rude de fantaisie, devant croisé, doublé de soie, collet d'habit et nouveaux revers, manches à la mode et poche de côté, \$6.50.

Un right gilet en drap box noir, collet et manchettes en velours pesant, poches de côté et dos d'habit, coutures bordées, ajustement parfait, \$8.00.

Nouvelles Colletteres

Nouvelles colletteres en drap cheviotte noir, bonne longueur, garnies de braid et de jais, collet haut de fantaisie, dans les derniers goûts de fantaisie, pour dames, \$5.75.

Nouveaux gilets très à la mode en drap noir noué, richement garnis, de véritable braid mohair, grand collet Querry et doublés de riche satin noir pour dames, \$8.00.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Nouvelles Etoffes à Robes

Nous venons de recevoir encore cinq caisses de nouvelles étoffes à robes d'automne et d'hiver que nous exposerons en vente pour la première FOIS AU-JOURD'HUI.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Couvertes en Laine blanches

Bonnes couvertes en laine blanches pesante, bordures de couleurs ; prix la paire, \$1.25.

Couvertes en laine blanche, extra pesante, avec nouveau genre de bordures, pesanteurs, 4, 6, 7, 8 et 9 livres ; de \$3 à \$4 la paire.

Couvertes blanches pure laine, de qualité extra, avec jolies bordures, pesanteurs 7 et 9 livres ; de \$5.40 à \$6.05 la paire.

Couvertes Anglaises

Les caisses de couvertes blanches anglaises pure laine, de qualité extra et les mieux confectionnées, grandeurs 9 x 4 à 12 x 4. De \$4.50 à \$14.50 la paire.

Confortables en Duvet

Des centaines de beaux confortables remplis du meilleur duvet purifié et couverts de sateen artistique Kensington de belle qualité et reversible, grandeur pour lits doubles et nouveaux dessins piqués. Notre prix spécial \$3.75.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame

LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL
DE LA
GRANDE CHARTREUSE
EN VENTE
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.
SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS
SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :
La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)
242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE
A RESPONSABILITÉ LIMITÉE
Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture
Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895
FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000
Distribution chaque mercredi
Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

| | |
|---|---|
| S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00 | A. Ouimet, Montréal, P. Q., \$250 00 |
| F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00 | Jos. Gauthier, " 250 00 |
| J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00 | A. Dupré, " 100 00 |
| T. E. Barbeau, " 1500 00 | B. Richard, " 100 00 |
| O. Lafortune, " 1500 00 | F. Huot, " 50 00 |
| J. E. Eorément, " 1500 00 | Napoléon Faguy, Québec, 50 00 |
| Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00 | Georges Lagacé, " 50 00 |
| W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00 | A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00 |
| L. N. Rioux, " 500 00 | Dme Bissonnette, Mont., P. Q., 25 00 |
| Osius Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00 | Jos. P. Bélair, " 25 00 |
| Francis Parent de la brasserie de Beauport, 500 00 | S. G. Bergevin, " 25 00 |
| J. B. A. David, Montréal, 500 00 | Jules Couture, " 25 00 |
| H. Christin, Longueuil, 400 00 | Esdras Vigeant, " 25 00 |
| J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00 | G. Riendeau, jr., " 25 00 |
| Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A., 400 00 | Dame Marcoux, " 25 00 |
| Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00 | James Guay, " 25 00 |
| T. Plouffe, Longueuil, 250 00 | Joseph Roy, " 25 00 |
| | W. Harrison, " 25 00 |
| | J. H. Doray, " 25 00 |
| | J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont., 25 00 |
| | G. Constant, Vaudreuil, 25 00 |

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à
La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE
J. ED. CLEMENT Secrétaire.
Boîte de Poste 1025. 104 RUE ST LAURENT, MONTREAL.